

Viru 60 Joer

„D'Grande-Duchesse ass erëm do!“

14. Abrëll 1945



hier herausnehmen

Sommaire

D'Grande-Duchesse ass erëm do	S. 2
Les camps nazis	P. 4
Témoignages	P. 14
Le retour des déportés	P. 16
La Bataille des Ardennes	P. 18
Devoir de mémoire	P. 20

Le retour d'exil de la Grande-Duchesse Charlotte

PAR JACQUES DOLLAR

Chassé de chez nous, l'ennemi n'était pas encore abattu quand Madame la Grande-Duchesse rentra au pays après un exil de cinquante-neuf mois. Venant de Londres, cinq DC3 – une sorte d'escorte de sécurité – se posaient le samedi 14 avril 1945 vers 16.30 heures sur le terrain d'aviation du Findel.

La Souveraine était accompagnée par le Prince Félix, le Prince héritier Jean, la Princesse Alix, le colonel Biddle, représentant le général Eisenhower; M. Joseph Bech, ministre des Affaires étrangères; M. Guill Konsbruck, ministre du Ravitaillement et des Affaires économiques; M. André Clasen, envoyé extraordinaire et ministre plénipotentiaire du Grand-Duché en Grande-Bretagne.

M. Pierre Dupong, ministre d'Etat, président du gouvernement, accueillit Leurs Altesses Royales à la descente de l'avion spécial du général Eisenhower et leur souhaita la bienvenue dans la patrie libérée. Des fleurs furent offertes à la Grande-Duchesse par Mlle Dondelinger, fille de Dominique Dondelinger, décapité par les nazis, et par Mlle Hentgen, représentante des familles déportées.

Parmi les personnalités présentes au Findel se trouvaient: M. George Platt Waller, chargé d'affaires des Etats-Unis; le brigadier général Lewis, représentant du général Bradley; le brigadier général Gower, représentant du général Lee; le colonel Fraser, chef de la mission militaire alliée; le lieutenant-colonel Lambert, «deputy chief» de la mission militaire; le major Ensch de la mission militaire luxembourgeoise; les majors Rogers et Broom de la «Public Safety» ainsi que les membres du gouvernement au grand complet.

Accueil triomphal de la Grande-Duchesse

Après avoir salué les personnalités, le couple grand-ducal monta dans un cabriolet et, suivi d'une dizaine de voitures officielles, prit la direction de Luxembourg via «Polfermillen», escorté de la «Military Police» le doigt sur la gâchette.

La Grande-Duchesse et sa suite furent accueillies sur le pont Adolphe par le bourgmestre Gaston Diderich et ses échevins. Dans son allocution de bienvenue, ce dernier déclara entre autres: «Altesse Royale... Mes paroles Vous expriment, à Vous et à Votre Auguste Famille, dans l'abondance du coeur, la joie de tous les Luxembourgeois de Vous voir rentrer au pays. Qu'elles aillent vers Vous comme un rayon de lumière et qu'elles soient à la fois la fervente expression de notre gratitude, de notre attachement et de notre fierté! Altesse Royale, nous Vous sommes reconnaissants d'avoir défendu pendant ces cinq années le droit de notre pays à son indépendance et à sa liberté...»

La population n'avait été prévenue que le jour même du retour d'exil de la Souveraine par des affiches ainsi conçues: «D'Regiron ass fro' matdélén ze können, datt d'Grande-Duchesse haut ukönn. Si gëtt erwart töschent 14 an 16 Auer.» Une foule endimanchée formait néanmoins une double haie vivante



Arrivée de LL. AA. RR. au Findel.

entre la Grand-rue et la rue du Marché-aux-Herbes, acclamant celle qui n'avait jamais cessé de représenter le plus sûr garant de notre liberté et de notre indépendance.

Une formidable explosion de joie attendait Leurs Altesses Royales devant le Palais grand-ducal, alors que la musique militaire – en uniforme de l'ancienne Compagnie des volontaires – exécutait le «Wilhelmus» pour la première fois depuis 1940. Sous le commandement du capitaine Aloyse Schiltz, ancien cadet de la France Libre, la garde grand-ducale en «battle dress» et coiffée

de casque plat des tommies rendait les honneurs militaires, de même qu'un détachement de maquisards. Après avoir félicité le chef de la «Garde» nouvellement créée, la Grande-Duchesse reçut au palais le bureau de l'Assemblée consultative.

Au moment où la famille grand-ducale apparut au balcon du palais, une immense clameur monta vers elle et se propagea comme une onde. L'enthousiasme ne connaissait plus de limites. Aussi loin que portait la vue, ce n'était qu'un fleuve humain en liesse qui avait envahi la place Guillaume et la rue de la

Reine. Partout des chants, des cris et des rires. Il y avait dans l'air une sorte de joie grisante, une véritable allégresse sous le soleil vivifiant d'une magnifique journée de printemps. La Souveraine écoutait avec émotion les interminables chants patriotiques et les cris contagieux de «Vive Charlotte» avant que la «Hémécht» ne s'éleva dans le ciel. Le Luxembourg venait de vivre un des moments les plus intenses de son histoire.

Le colonel Fraser, impressionné par cette exultation du peuple luxembourgeois, écrivit dans le «Luxembourg Bulletin» de Londres: «Jamais de ma vie n'ai-je vu un spectacle surpassant celui que je vis à l'approche de la cité qui était une mer joyeuse de gens qui, entre le rire et les larmes, essayaient de crier leur bonheur... C'était l'explosion la plus joyeuse que j'aie jamais vue...» (traduit de l'anglais).

Une grand-messe solennelle célébrée à Notre-Dame

Les cloches de la cathédrale sonnaient à toute volée lorsque Mgr Philippe, évêque de Luxembourg, accueillit le lendemain la famille grand-ducale, venue assister au Te Deum d'action de grâces qui se déroula en présence de Mgr Micara, nonce apostolique, du R.P. Schons, prieur des bénédictins de Clerveaux, des représentants diplomatiques de Grande-Bretagne, de Belgique, de France et des Etats-Unis, des envoyés extraordinaires et ministres plénipotentiaires du Luxembourg à Paris et à Londres, des membres du gouvernement, de la Mission mili-

taire, des membres de l'Assemblée consultative, du conseil municipal, ainsi que d'une délégation de l'Union des mouvements de Résistance, avec le concours de la musique militaire et de la garde grand-ducale qui rendait les honneurs militaires.

Dans son sermon, Mgr Philippe évoqua les sacrifices du peuple luxembourgeois qui venait d'écrire le plus beau chapitre de son histoire et dont notre souveraine avait écrit la première page. Après avoir remercié nos libérateurs, il fit l'éloge du président Roosevelt, grand ami et protecteur du Luxembourg, décédé trois jours auparavant.

Pendant l'élévation, la musique militaire joua la Sonnerie aux morts. L'éclat de la cérémonie religieuse fut rehaussé par les choeurs de la maîtrise de Notre-Dame et se termina par un vibrant Te Deum.

La famille grand-ducale à l'Assemblée consultative

Le lundi 16 avril à 11 heures, la Grande-Duchesse Charlotte, le Prince Félix, le Prince Jean et la Princesse Alix se rendirent à pied du palais à la Chambre des députés. La musique militaire jouait le «Wilhelmus» et la garde grand-ducale présentait les armes.

En présence des membres du gouvernement, du corps diplomatique et des membres de l'Assemblée consultative, le président Emile Reuter salua l'heureux retour d'exil de la famille grand-ducale et remercia Leurs Altesses Royales d'avoir daigné réserver l'honneur de leur première visite officielle aux représentants du peuple luxembourgeois.



Une foule immense attendait devant le Palais grand-ducal.

En résumé, le président de l'Assemblée s'adressa ainsi à LL.AA.RR.:

«Au nom de tous mes collègues, au nom de notre population toute entière, je prie Vos Altesses Royales d'accepter l'hommage de notre attachement indéfectible à la Maison Souveraine et particulièrement à Celle qui, à cette heure, incarne à nos yeux la Patrie retrouvée ... Nous sommes heureux de pouvoir saluer parmi nous les représentants diplomatiques des pays alliés qui ont tenu à s'associer à l'hommage que le Luxembourg rend aujourd'hui à sa Souveraine bien-aimée ... Grâce à Vous, Madame, et grâce à l'attitude loyale de Votre peuple, les grandes nations ont assumé notre protection et se sont portées garantes du rétablissement de notre indépendance ... Sous la conduite éclairée d'une Souveraine portée par la vénération et l'affection unanime de Son peuple, le Luxembourg entend prendre sa place dans la nouvelle communauté internationale et fournir sa contribution, si modeste soit-elle, à la reconstruction d'un monde meilleur, plus humain, plus propice aux faibles et aux déshérités ...»

Madame la Grande-Duchesse répondit textuellement:

«Messieurs,

Cinq ans sont passés depuis cette nuit mémorable où j'ai quitté le pays avec mon gouvernement et pris le chemin de l'exil qui était pour nous le chemin du devoir.

A l'instant même où l'ennemi franchissait nos frontières, nous avons gagné le camp des défenseurs de la civilisation et du droit des faibles. La décision était douloureuse, mais nécessaire et salutaire.

Nous n'oublierons jamais qu'en passant la frontière, nous avons été accueillis et réconfortés par la France avec sa générosité traditionnelle.

Pendant les pérégrinations de l'exil et les longs séjours en pays amis et alliés, mon cœur et ma pensée sont restés avec vous. J'ai partagé vos soucis, vos inquiétudes, vos conflits de conscience, vos angoisses et tribulations. Je vous ai accompagnés, étape par étape, dans le douloureux calvaire des années sanglantes. J'ai pleuré avec vous sur notre jeunesse immolée, sur nos familles déportées et dispersées.

J'ai assisté, le cœur révolté, à l'incroyable et criminel acharnement de l'ennemi sur vos consciences, vos libertés, vos vies et vos foyers. J'ai ressenti profondément la souffrance de la vaillante et malheureuse population des régions dévastées.

Mais dans le malheur même, il est des réconforts. Plus l'épreuve a été dure, plus votre résistance et votre courage se sont accrus. J'ai assisté, le cœur reconnaissant et fier, à la tenace bataille, tantôt clandestine, tantôt ouverte que vous avez livrée contre la tyrannie de fer et de sang du régime nazi. Le monde a enregistré les actes de bravoure et le défi lancés à la face du puissant oppresseur par nos organisations de résistance qui ont illuminé la période la plus sombre de notre histoire.

Je suis fière de nos volontaires qui, à l'exemple de leurs aînés de la dernière guerre, ont rejoint les armées alliées pour défendre avec elles la cause de notre petite patrie.

Je m'incline devant les victimes et héros de la patrie et devant le deuil de leurs familles. Leur sang n'aura pas été versé en



Le sourire de la Grande-Duchesse à son peuple.

vain. Ils ont affirmé par leur mort que, par-dessus les divisions de parti, de classe et de confession, il y a une réalité et un idéal communs à nous tous, la patrie luxembourgeoise. La patrie a survécu à la tempête. Déjà les premières équipes des déportés et des prisonniers sont rentrés parmi nous. Tous, nous l'espérons, les suivront bientôt. Je leur adresse un particulier souhait de bienvenue au foyer national.

Hier, nous avons remercié Dieu d'avoir permis le triomphe du bien sur le mal; aujourd'hui je renouvelle l'hommage de notre gratitude à l'adresse de nos libérateurs, l'Angleterre, les Etats-Unis, la Russie et les autres nations alliées: gloire aux illustres artisans de la victoire: le Premier

ministre Churchill, le maréchal Staline et le président Roosevelt ainsi qu'aux grands chefs militaires alliés et à leurs armées!

Hélas, le président Roosevelt n'est plus. L'humanité pleure en lui un de ses meilleurs et de ses plus nobles représentants. Le peuple luxembourgeois ne saura jamais assez quelles furent, pendant les épreuves de guerre, la sollicitude et l'amitié du président des Etats-Unis pour le Luxembourg. Je m'incline, le cœur rempli de tristesse et de gratitude, devant l'inoubliable figure du président de la grande nation, dont les armées, en libérant notre territoire, nous ont réintégrés dans notre indépendance. La grande leçon de la vie du président, son courage moral,

doit nous inspirer au moment où nous abordons les tâches difficiles qui nous attendent au seuil de l'ère nouvelle. Comme lui nous voulons travailler sans fausse illusion et sans fausse appréhension, dans un esprit de clairvoyance et de confiance. Le bilan du passé récent, je le sais, présente pour nous des passifs effrayants. Nous n'en serons pas ébranlés dans notre volonté d'agir et de construire.

Dans le monde nouveau qui surgira des ruines de la guerre, nous entendons collaborer de toutes nos forces avec nos amis et voisins et tous les pays pacifiques, pour la sécurité et la prospérité communes. Nous avons gardé la foi pendant la guerre; nous la garderons à travers les difficultés de la paix. Nous comptons sur l'aide de Dieu et la protection de la Consolatrice des Affligés; nous comptons sur nos ressources, sur l'énergie et les vertus créatrices de notre peuple.

Dans ces conditions, nous édifierons, malgré les ravages et l'usure morale des années d'oppression, une cité nouvelle plus humaine, plus juste, plus habitable surtout aux classes travailleuses qui ont défendu la patrie avec tant d'amour, de courage et d'abnégation.

Nous nous efforcerons de réaliser, pour notre pays, le programme que les grands chefs de la démocratie ont proposé à l'humanité: garantir les libertés fondamentales sans lesquelles la vie manque de dignité, assurer la sécurité de la personne et la nourriture des corps et des âmes. En dehors de ces conditions, la vie serait ce qu'elle a été pour vous pendant les années d'oppression: un enfer insupportable.

Il y a six ans, dans cette même enceinte, à la veille de la guerre, j'ai dit aux représentants du peuple ma foi dans l'union patriotique des Luxembourgeois et dans l'avenir du pays. Aujourd'hui à la veille de la paix, je renouvelle l'expression de la

même foi dans les destinées du Luxembourg. La main dans la main, nous marcherons au devant de l'avenir. Ensemble nous vouerons à la patrie le meilleur de nos forces et de notre vie.

Que Dieu protège le Luxembourg!

A la fin du discours de la souveraine, toute l'assistance chanta la première et la quatrième strophe de l'hymne national.

Leurs Altesses Royales à l'hôtel de ville

Le même lundi 16 avril à 15.30 heures, la Grande-Duchesse Charlotte, le Prince Félix et le Prince Jean furent solennellement reçus à l'hôtel de ville de Luxembourg par M. Gaston Diderich, bourgmestre, entouré des échevins MM. Cahen, Goebel, Hamilius, Jacquemart, Neu et Wilwertz ainsi que des conseillers municipaux.

A cette occasion, le bourgmestre rappela l'exil de la souveraine et les années tragiques de l'occupation: «Quoique loin de nous, Vous avez vécu avec nous ces journées d'épouvante, où nos âmes se sont crispées, impuissantes, faces aux torturés et déportations de nos concitoyens, de certains de nos collègues du collège échevinal et du conseil communal et où nous avons entendu les pleurs et les râles des patriotes fusillés.

Mais au bord des gémonies, en montant son dur calvaire, le pays avait comme douce vision de réconfort et d'espoir Votre sourire confiant; il avait comme baume et comme caution de sa résurrection Votre action et Vos paroles; il avait comme sûr garant de sa libération l'héroïsme de tous les grands peuples qui avaient rallié le mot d'ordre de la liberté et de la démocratie ... Au zénith de l'histoire de notre pays se dressera Votre nom. Votre sage politique et Votre ardent patriotisme resteront la lumière et l'honneur de ce siècle invraisemblable.

Vous fûtes la voix des hommes et des choses du Luxembourg. Vous en avez dit à l'étranger, avec ferveur, le cantique grave et obsédant. Vous avez collaboré à la grande épopée. Et maintenant, Vous nous revenez. Exilée, Vous retrouvez un sol meurtri, mais Vous retrouvez les cœurs de Vos fidèles sujets qui battent à l'unisson de la joie et de l'espoir, de Vos sujets qui sont fiers de la page que Vous avez écrite au Livre d'Or de la patrie ... Que le peuple luxembourgeois et ses souverains aient accompli de grandes choses ensemble, notre histoire le proclame assez haut.

Que nous soyons décidés à en faire encore, tout Luxembourgeois vous le dira.

C'est pourquoi, grâce à Votre aide dans le passé, et à Vos conseils et Votre action dans l'avenir, nous resterons un pays libre et indépendant.

Permettez-moi de Vous assurer que nous avons conscience que nos devoirs envers Vous sont à la mesure de ce que Vous avez fait pour le pays et de ce que nous pouvons attendre de Votre clairvoyance pour les tâches rudes de la paix.

Tous unis, nous nous placerons sous Vos ailes qui sont celles de la Patrie.

Après la signature du Livre d'Or, la cérémonie se termina par la «Hémécht» et par un tonnerre d'applaudissements.

Remerciements: Bibliothèque nationale à Luxembourg; Service information et presse du gouvernement.



La famille grand-ducale quittant la cathédrale après le Te Deum.

Vom Vernichtungsdenken zum Vernichtungskrieg

Endstation Völkermord

VON STEVE KAYSER

Der 1941 entfachte Feldzug im Osten führt in den Völkermord. Der Genozid ist die tödliche Konsequenz eines zum germanischen Kreuzzug verklärten „Vernichtungskrieges“ gegen die Sowjetunion. Der britische Historiker Ian Kershaw redet von einem „umfassenden Völkermordprogramm (...), wie es die Welt noch nie gesehen hatte“.

Der unsägliche Massenmord an Millionen von Juden entspringt keinem strukturierten und durchdachten Plan. Eine klare Definition des zu zerstörenden Feindes, des „jüdischen Bolschewismus“, gibt es nicht. Dieses Feindbild basiert auf einem ebenso wirren wie gefährlichen Gedankengut, in dem sich biologischer Rassismus und ein von Revisionismus und Pangermanismus geprägter Nationalismus zu einer bedrohlichen Ideologie vereinen.

Das Trauma des Ersten Weltkrieges ist der Nährboden für einen zunächst schwach verbreiteten Antisemitismus innerhalb der deutschen Gesellschaft. Die folgenschwere militärische Niederlage und die katastrophalen Auswirkungen der bolschewistischen (russischen) Revolution auf das geschlagene Deutschland schüren besonders in konservativen Kreisen die Vorstellung einer doppelten Bedrohung durch die amerikanische Plutokratie und den Marxismus. *Hinter beiden versteckte sich das Judentum! So formt sich das Feindbild vom aufrührerischen und habgierigen Juden.* Der „jüdische Bolschewismus“ wird zum Ziel der Wortgefechte radikaler Politiker, wie Adolf Hitler.

Sein Anfang der zwanziger Jahre verfasstes autobiographisches Buch „Mein Kampf“ spiegelt seinen tief wurzelnden Judenhass wider. Falsche Schlüsse prägen Hitlers Weltbild. In seinen Augen treibt ein naturgebundener „Selbsterhaltungstrieb“ die Menschheitsgeschichte an. Diesem Überlebenskampf liegt die sozialdarwinistische Auffassung zu Grunde, allein der Stärkere habe das Recht „zu herrschen und nicht mit dem Schwächeren zu verschmelzen“. Der Stärkere zeichnet sich vor allem durch einen natürlichen Hang zum Unterordnen der individuellen Bedürfnisse unter die Interessen der Allgemeinheit aus. Dieser „Aufopferungswille“ ist es, der die „Arier“ zum „Herrenvolk“ macht. Nur so ist es möglich, zwischen „Kulturbeogründer, Kulturträger und Kulturzerstörer“ zu unterscheiden.

Die Geschichte wird zum Rassenkampf. Das deutsche Volk wird zur Schicksalsgemeinschaft. Diese wird von außen und von innen her bedroht. Daher müssen die Deutschen geschlossen einen Weg finden, um ihren „Volkkörper“ rein zu halten. Aus diesen Gesichtspunkten heraus kristallisieren sich die Eckpfeiler der späteren Vernichtungspolitik: zum einen das Recht auf „Höherzüchtung des Lebens“ und zum andern den von der Natur geduldeten und gewissermaßen geforderten Reinigungsprozess. „Lebensborn“ und Auschwitz werden dies auf unerbittliche Art und Weise materialisieren ...



Auschwitz-Birkenau: das Tor zur Hölle.

Die Bedrohung geht vor allem von den Juden aus, die, wie Hitler schreibt, ihre Rassenzugehörigkeit nach außen verneinen, um so die arische Gesellschaft zu infiltrieren. Sie bilden „den gewaltigsten Gegensatz zum Arier“. Allein die Tatsache, dass er diese als eigenständige Rasse ansieht, zeigt, wie verworren und wacklig sein Gedankengebäude ist. Er lässt keine Gelegenheit verstreichen, um aus dieser Religionsgemeinschaft einen „Parasit im Körper anderer Völker“ zu machen. Egoismus, Opportunismus, Schmarotzertum und Verrat, dies sind die wichtigsten Merkmale, mit denen der spätere Diktator die Angst vor einer jüdischen Welt Herrschaft schürt.

Nun verknüpfen sich verschiedene Ebenen eines populistischen, autoritären und antisemitischen Diskurses zu einer gefährlichen Mischung: Der Kapital anhäufende Jude versucht unter

dem Deckmantel der parlamentarischen Demokratie, auf hinterhältige Art und Weise die Kontrolle über Staat und Gesellschaft zu erringen. Seltsamerweise sieht Hitler nun eine unmöglich nachzuvollziehende Verstrickung des so genannten „internationalen Finanzjudentums“ und dem Marxismus.

Die „Bolschewisierung Deutschlands“ ist das unmittelbare Ziel des Judentums auf seinem Wege zur weltübergreifenden Macht. Indem er an das „Dolchstoßlegendensyndrom“ des Post-Versailles-Traumas anknüpft und die schmachvolle deutsche Niederlage in jenen von der marxistischen Revolution geprägten Tagen den Juden – vor allem dem amerikanischen Präsidenten Roosevelt – zuschreibt, legt er den Grundstein für eine klischeehafte, revisionistische und antisemitische Haltung, aus welcher er das politische Programm der NSDAP formen wird.

Die Kampfansage an die jüdische Bevölkerung Deutschlands und im weitesten Sinne Europas ist unmissverständlich. Der Antisemitismus wird zum politischen Programm. Am 16. September 1919 umreißt Hitler die Finalität seines Judenhasses in deutlichen Worten. Hier zeichnet sich bereits der tragische Ablauf des Massenmordes ab. Erster Schritt: die Juden als Rasse erfassen; zweiter Schritt: die Juden sozial und juristisch ausgrenzen; dritter Schritt: die Juden entfernen. Dass in Bezug auf die Behandlung dieser „Volksschädlinge“ mit radikalsten Mitteln ohne jede Form von moralischen Bedenken vorgegangen werden sollte, ist der erste zumindest gedankliche Freibrief für die vernichtende NS-Politik gegenüber der verfolgten religiösen Minderheit in den dreißiger Jahren.

Seit 1933 werden die deutschen Juden konsequent Schritt um Schritt aus der Gesellschaft vertrieben. Die Mehrheit der Deutschen schweigt. Sie akzeptiert den von der Naziführung verbreiteten und offiziellisierten Antisemitismus, wenn auch nicht aus Überzeugung! Die Nürnberger Gesetze von September 1935 schaffen den legalen Rahmen der antisemitischen Judenpolitik des Dritten Reiches, „zum Schutze des deutschen Blutes und der deutschen Ehre“. Offizieller und inoffizieller Antisemitismus verschmelzen.

Diese Politik erscheint zunächst undurchsichtig, da sich die meisten Menschen, Juden und Nichtjuden, gleichermaßen nicht über deren genauen Ziele und deren Tragweite im Klaren sind. Diese Unberechenbarkeit schafft einen alltäglichen und zermürbenden Terror. Der Terror wirkt schleichend, aber unerbittlich. Bis 1938 sind 75 bis 80 Prozent aller jüdischen Geschäfte in Deutschland aufgelöst. Die „Ari-

sierung“ der deutschen Wirtschaft ist die Vorstufe zur „Arisierung“ der deutschen Gesellschaft. Nach der Enteignung der Juden geht es um ihre Beseitigung.

Darüber hinaus nimmt der von Hitler erstrebte „Lebensraum im Osten“ von Anfang an stark ideologisierte Züge an. Besonders die SS spielt diese Karte vollends aus. Die Idee eines rassistisch geeinten und geordneten Europas unter deutscher Herrschaft geistert in den Köpfen so mancher Mitglieder dieses „schwarzen Ordens“. Man versteht sich als Kämpfer eines verklärten und verordneten Germanentums. Diese Organisation unter Reichsführer-SS Heinrich Himmler ist bereit, alle feindlichen Elemente aus dem Volkkörper zu entfernen. Noch am Vortag der berühmten „Reichskristallnacht“ vom 9. zum 10. November 1938 bezeugt Himmler vor führenden Leuten seiner Clique, dass man die Juden „mit einer beispiellosen Rücksichtslosigkeit mehr und mehr heraustreiben“ werde.

Der Naziterror gegen die jüdische Minderheit entwickelt eine traurige und erschreckende Eigendynamik, gebilligt von Volk und Staat. Zwischen 20 000 und 30 000 Juden werden im Laufe des Pogroms von 1938 festgenommen. Ein Drittel von ihnen wird in eines der drei Konzentrationslager Dachau, Buchenwald oder Sachsenhausen verschleppt. Mehr als hundert Menschen werden an diesem einen Tag ermordet. 300 bis 500 wählen den Freitod... Es bedarf eigentlich keines präzisen „Führerbefehls“, um gegen die „Volksschädlinge“ handgreiflich zu werden. Bereits in diesem Stadium kann sich Hitler neben Propagandaminister Joseph Goebbels und Reichsminister Hermann Göring auf das Gewaltpotenzial seiner Untergebenen, insbesondere der SS verlassen.



Adolf Hitler, der Anstifter zum Judeozid.

Seit den brutalen Ausschreitungen des Novemberpogroms radikalisiert sich die antisemitische „Judenpolitik“ des Dritten Reiches. Sie ist in den Händen von „Experten“. Die kalten und unberechenbaren Antisemiten der SS walten nun über das Schicksal der Juden. Im Januar 1939 wird eine „Zentralstelle für jüdische Auswanderung“ eingerichtet. Sie steht unter der Leitung von Reinhard Heydrich, dem Chef der Sicherheitspolizei („Sipo“), der die deutschen Juden zum massenhaften Verlassen des Reiches zwingen will.

Doch es scheint so, als würde die „Judenfrage“ wohl kaum mit einer zwangsweise herbeigeführten Emigrationspolitik zu lösen sein. Auswanderungspläne, eigentlich eher gigantische Umsiedlungspläne, entstehen vor allem auf den Schreibtischen der eifrigen Mitarbeiter des Sicherheitsdienstes („SD“). Palästina, Kolumbien Ecuador und Madagaskar kommen in Frage. Die Vorstellung von „Judenreservaten“ birgt aber schon den Ansatz des späteren Völkermords. Schließlich geht es nicht nur um die Vertreibung der Juden aus dem Deutschen Reich, sondern um deren Aussterben unter lebensfeindlichen Bedingungen in entfernten Gebieten.

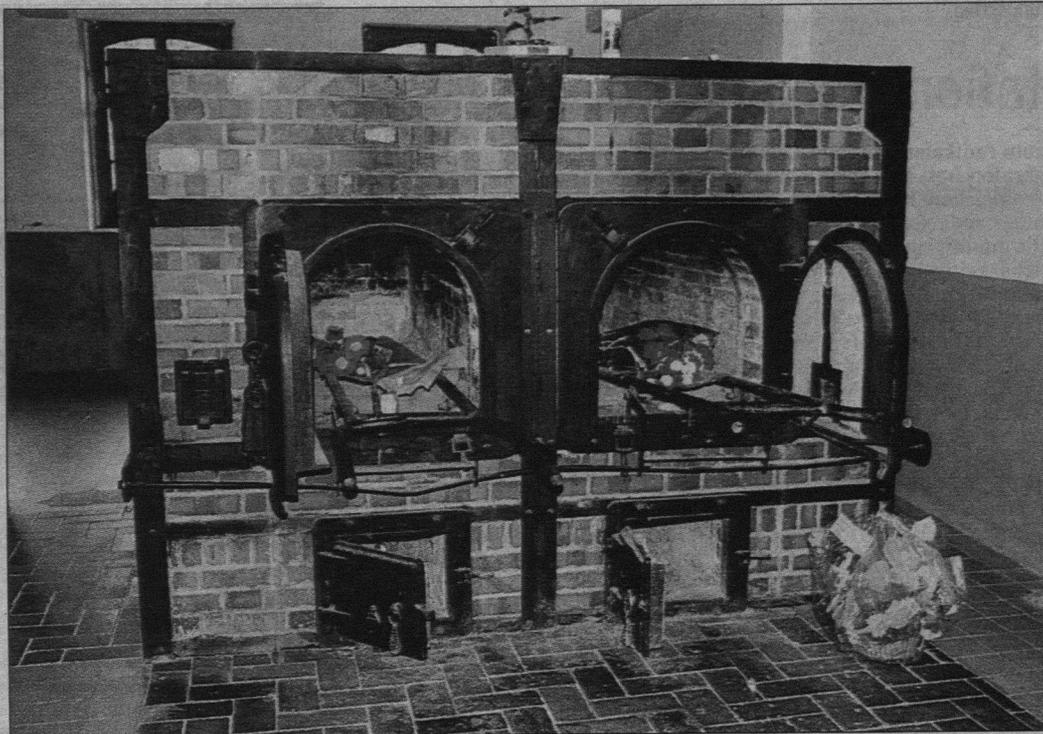
Nun wird der von Hitler für die Deutschen so oft als existenzieller Kampf um die politische Vorherrschaft in Europa heraufbeschwörte Krieg zum Überlebenskampf der arischen Herrenrasse überhaupt. Das Ankreiden einer ständigen äußeren Bedrohung durch das so genannte „internationale Finanzjudentum“ verknüpft das Schicksal der deutschen und im erweiterten Sinne das Schicksal der europäischen Juden auf fatale Weise mit dem drohenden Krieg. In seiner Reichstagsrede vom 30. Januar 1939 legt der Diktator seine Karten auf den Tisch. Seine Worte werden zu einer Unheil verkündenden Prophezeiung:

„Ich will heute wieder ein Prophet sein: Wenn es dem internationalen Finanzjudentum in und außerhalb Europas gelingen sollte, die Völker noch einmal in einen Weltkrieg zu stürzen, dann wird das Ergebnis nicht die Bolschewisierung der Erde und damit der Sieg des Judentums sein, sondern die Vernichtung der jüdischen Rasse in Europa.“

Polen, das Vorzimmer zum Genozid

Am 1. September 1939 überfällt die „Wehrmacht“ das völlig überraschte Polen. Der angeordnete Konflikt, in dem es darum geht, die „Schmach“ von Versailles wieder gut zu machen, hat begonnen. Noch bedarf Hitler der Mittäterschaft seines ärgsten ideologischen Feindes, Stalin. In einem geheimen Zusatzprotokoll des deutsch-sowjetischen Nichtangriffspaktes von August 1939, dem so genannten „Teufelspakt“, streichen beide Tyrannen ihr Opfer von der Landkarte.

Doch der „Polenfeldzug“ ist nur der Auftakt zu einem großgermanischen Expansionskruzug in Europa. Das Leitmotiv der NS-Propaganda materialisiert sich in diesem Kampf, bei dem es um die politische, ideologische und die rassische Vorherrschaft in Europa geht. Der „jüdische Bolschewismus“ wird das nächste Angriffsziel sein. Dabei steigert sich das Gewaltpotenzial in einer erschreckend brutalen Weise. Die Radikalisierung der „Germanisierungsmethoden“ ist nicht mehr zu brem-



Krematorium: Nach der „Sonderbehandlung“ werden die entstellten Leichen in solchen Hochleistungsöfen verbrannt.

sen. Der Teufelskreis schließt sich. Die nationalsozialistische Bewegung scheint nun ihre Erfüllung zu finden. Dieser Krieg schafft die eigentlichen Voraussetzungen, unter welchen sämtliche ethischen und menschlichen Schranken überwunden werden, um zum systematischen Massenmord überzugehen. Polen wird zum wahrhaftigen Versuchslabor sämtlicher genozidärer Methoden der kommenden Jahre.

Solange man „dem Führer entgegen arbeitet“, werden der Brutalität hier keine Grenzen gesetzt. Unmittelbar nach dem deutschen Überfall ziehen „Einsatzgruppen“ eine Blutspur durch die besetzten Gebiete. Zunächst sollen die gesellschaftlichen Oberschichten liquidiert werden. Die Juden werden von Anfang an konsequent verfolgt und vernichtet. Noch müssen sich die von der SS gesteuerten Mördereinheiten den Bestimmungen der „Wehrmacht“ beugen. Diese Bindung verhindert scheinbar größere Eskalationen der Gräueltaten. Doch der Weg in den Völkermord ist bereits eingeschlagen. Auch Wehrmachtsangehörige begehen in den ersten Kriegswochen abscheuliche Verbrechen. Sie werden allesamt per „Führererlass“ vom 4. Oktober amnestiert...

Himmler wird zum Reichskommissar für den Osten ernannt. Nun kann die SS ihr „Teu-

felswerk“ – der Ausdruck stammt von Hitler selbst – ungehindert verrichten. Hitler wünscht und initiiert „einen harten Volkstumskampf (...), der keine gesetzlichen Bindungen“ erlaubt. Es ist ein Aufruf zum Genozid. Heydrich hat längst ein „Flurbereinigungsprogramm“ zur bevölkerungstechnischen Umgestaltung Polens auf den Tisch gelegt. In den Köpfen der Rasseideologen ist das Urteil über das polnische Volk gefällt. Es soll in ein eigens dafür vorgesehenes „fremdsprachiges Rumpfgelände – dem späteren „Generalgouvernement“ – jenseits eines zu errichtenden „Ost-Walls“ abgeschoben werden. Hier schiebt es schließlich unter primitivsten Lebensbedingungen vor sich hin. Darüber hinaus plant die SS, sämtliche Juden – auch Juden aus dem Reichsgebiet – in diese Todeszone zu deportieren und in Ghettos zusammenzupferchen.

Ende Oktober 1939 bricht das angekündigte Gewaltregime über Polen herein. Die Militärverwaltung wird abgelöst. Das polnische Territorium wird neu aufgeteilt: in den „Reichsgau Danzig-Westpreußen“ (Gauleiter Albert Forster), den „Warthegau“ (Gauleiter Arthur Greiser) und das „Generalgouvernement“ (Generalgouverneur Hans Frank). Ein Gebietsstreifen von 150 bis 200 km im Westen wird

einfach annektiert. Die neue Zivilverwaltung duldet und fördert die „ethnische Säuberung“ durch SS-Verbände, deren Verhältnis zum regulären Heer immer schlechter wird. Einige Befehlshaber der „Wehrmacht“, wie Generaloberst von Blaskowitz, sind über diese „Aktionen“ empört und beschweren sich beim Oberkommandierenden Heeres (OKH), von Brauchitsch. Seine diese Verbrechen billigende Stellungnahme verstrickt die „Wehrmacht“ definitiv in die nationalsozialistische Vernichtungspolitik der kommenden Jahre.

In Polen werden die Grundzüge der systematischen Ausradierung alles jüdischen Lebens innerhalb des deutschen Einflussgebietes geschaffen. Ganze Scharen von Theoretikern und Wissenschaftlern arbeiten emsig daran, den rassistischen Expansionismus des Dritten Reiches zu rechtfertigen. Eine gezielt verschärfte Propaganda hämmert den deutschen Volksgenossen das Bild vom schmarotzenden und abstoßenden Juden ein. Goebbels antisemitisches Hetzfilmprojekt „Der ewige Jude“ ist eines der erschütterndsten Beispiele dieses Rassenhasses. Die Ghettos werden zu einer von den Betroffenen selbst verschuldeten deutschen Verteidigungsmaßnahme. Ihre Bekämpfung und erbarmungslose Vernichtung wird zu einem lebensnotwendigen Befreiungsschlag der „Herrenrasse“ umgedichtet.

Hitlers Weltbild basiert auf der vom rassistischen Überlebenskampf angetriebenen Geschichte. Die sozialdarwinistisch geprägte Auffassung vom Recht des Stärkeren bleibt die ursprüngliche Legitimation zum Massenmord. Der Krieg ist folglich die unumgängliche Grundvoraussetzung zur Realisierung eines radikalen, umfassenden und tief greifenden Germanisierungsprogramms. Ein weiterer Schritt zum industriellen Abschichten in den Todesmühlen des Ostens wird mit der von Hitler persönlich angeordneten und unterschriebenen, systematischen Ermordung behinderter Menschen im Reichsgebiet bestritten. Das im Herbst 1939 anlaufende „Euthanasieprogramm“, die so genannte „T4-Aktion“, wird bis August 1941 mehr als 80 000 Menschen das Leben kosten.

Mit dieser Entscheidung werden unsägliche moralische

Schranken gebrochen. Das Richten über Leben und Tod einer Gruppe von Menschen, die im Vorfeld als minderwertig eingestuft wird, endet in den Selektionen der Vernichtungslager. Der medizinische Charakter dieser Art des Verurteilens macht aus sämtlichen Mordplänen einen regelrechten chirurgischen Eingriff in den „verunreinigten Volkskörper“.

„Operation Barbarossa“, die rassistische Neuordnung Osteuropas

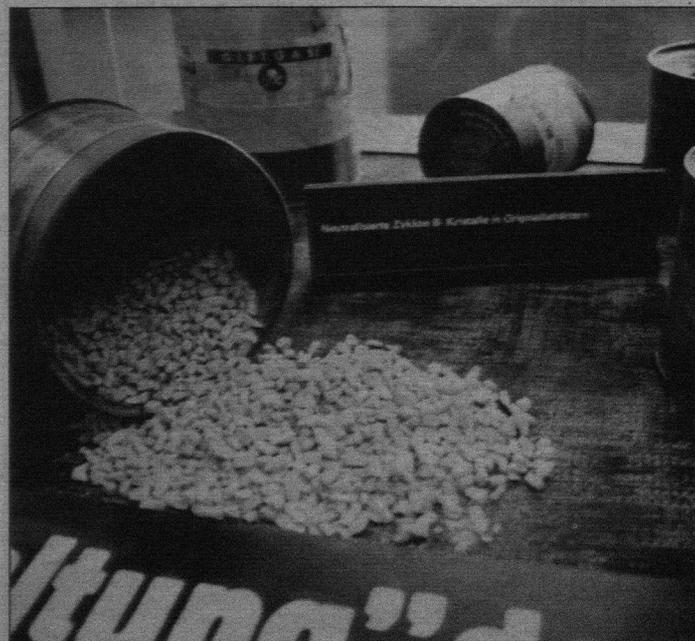
Während des Sommers und des Herbstes 1941 tritt Hitlers Judenhass immer häufiger in brutaler Form hervor. Die Nazi-Führung beruft sich in jenen Tagen auf die 1939 vor dem Reichstag gemachte „Prophezeiung“ ihres „Führers“. Was anfangs noch den Anschein wirrer Anschuldigungen und hetzerischer Vorurteile hat, wird im Laufe der Monate in eine noch nie da gewesene systematische Tötungsindustrie münden.

Die Vernichtung der europäischen Juden wird zu einem tragenden deutschen Kriegsziel. Im Spätsommer 1939 bis zum Sommer 1941 hat noch niemand an ein regelrechtes Ausrottungssystem gedacht. Das Schicksal der Juden soll einstweilen durch eine „territoriale Lösung“ besiegelt werden. „Auswanderung“ oder „Evakuierung“ sind die Schlagwörter der von Reichsminister Hermann Göring geleiteten Judenpolitik. Der Chef des Reichssicherheitshauptamtes („RSHA“), Reinhard Heydrich, erhält im Januar 1939 den Auftrag, dieses Unterfangen zu koordinieren.

Der Plan ist tödlich. Die Juden sollen in lebensfeindliche Gebiete tief in den Osten Europas abgeschoben werden. Kälte, Hunger und Arbeit erledigen den Rest. In einer ersten Phase werden die polnischen Juden aus dem so genannten „Generalgouvernement“ deportiert. Danach folgen jene aus den restlichen Ländern des besetzten Europas. Dies setzt natürlich voraus, dass der Russlandfeldzug innerhalb kürzester Zeit siegreich abgeschlossen wird. Geblendet von den „Blitzsiegen“ der ersten Kriegsmomente, gehen die deutschen Militärstrategen davon aus, die Sowjetunion spätestens im Herbst überrollt zu haben!

Dieser Feldzug betrifft auch die fünf bis sechs Millionen russischen Juden. Sie sollen ebenso deportiert und eliminiert werden wie ihre Leidensgenossen aus Westeuropa. Der gesamte osteuropäische Raum wird in Folge dessen „rassisch“ neu geordnet. Der von SS-Chef Heinrich Himmler am 24. Juni in Auftrag gegebene „Generalplan Ost“ ist das brutalste und ungeheuerlichste ethnische Säuberungsprogramm, das die Menschheit je gesehen hat. Die Nazi-Ideologen wollen über drei Jahrzehnte hinweg mehr als 31 Millionen Slawen jenseits des Urals verbannen.

Das Unternehmen „Barbarossa“ beginnt mit erheblicher Verspätung am 22. Juni 1941. Dies wird fatale Konsequenzen auf den weiteren Verlauf des Krieges haben... Die Gewissheit, dass dieser sich unerbittlich in die Länge ziehen wird, stellt im Spätherbst 1941 die Weichen für den Völkermord. Die Tatsache, dass viele Absichten im Bezug auf die so genannte „Judenfrage“ unklar bleiben, ermöglicht erst recht die spätere Eskalation der Gewalt einer noch nie da gewesenen Tötungsmaschinerie.



Zyklon-B: „Volksschädlinge“ sollen mit diesem Pestizid eliminiert werden.

Vom Vernichtungsdenken zum Vernichtungskrieg

Endstation Völkermord

Hitler hat sich nicht direkt in die Durchführung des Judeozides eingemischt. Durch seine ideologische Hetze und seine Erlasse im Bezug auf die Judenpolitik innerhalb und außerhalb des Reichsgebietes hat er den Weg in die späteren Todeslager geebnet. Er kann sich dabei stets auf ein Netz williger und fanatischer Spezialisten verlassen. Den wesentlichen Impuls gibt er bereits im März 1941. Reichssicherheitshauptamtchef Reinhard Heydrich wird seine „Einsatzgruppen“ in die von der Wehrmacht eroberten sowjetischen Gebiete entsenden. Die Mörder- einheiten sorgen im Schatten der Wehrmacht dafür, dass sämtliche „subversive Elemente“, vor allem die „jüdisch-bolschewistische Intelligenz“, hinter der Frontlinie ausgelöscht werden. Heydrich interpretiert diesen Befehl konsequent im weitmöglichsten Sinne.

Am 2. Juli fordert er neben kommunistischen Parteifunktionären, „alle Juden in Partei- und Staatsstellungen zu liquidieren“. Doch in seinem tiefsten Inneren will er diesen Tötungsauftrag nicht nur auf jüdische Kommunisten und Staatsdiener beschränken. Seine Todeskommandos, die Einsatzgruppen A bis D, ermorden auf grausamste Art und Weise zehntausende von Juden. So werden im litauischen Kaunas allein am 6. Juli 2514 Juden erschossen. Überhaupt hinterlässt die Einsatzgruppe A eine abscheuliche Blutspur in den baltischen Gebieten. Im August liegt die Zahl ihrer Opfer bei 10 000 bis 20 000 Juden und Kommunisten.

In den ersten Wochen des Krieges gegen die Sowjetunion kristallisiert sich das genozidäre Denken Hitlers immer deutlicher heraus. Mehrmals äußert er seinen Willen zur Vernichtung des Judentums als „Pestherd für die Menschheit“. Wahrscheinlich finden wir hier die ersten Ansätze einer Überlegung, die zu einer „Endlösung“ der gesamteuropäischen „Judenfrage“ führen wird. Noch sind sich die Nazischerger nicht im Klaren, was genau mit den Juden geschehen soll.

Insbesondere die ehemaligen polnischen Gebiete stellen die Sicherheitsexperten vor ein Problem. Die Idee, einstweilen wirtschaftlichen Nutzen aus den langfristigen zum Verschwinden verurteilten Minderheiten zu ziehen, wirft die Frage nach dem Schicksal der arbeitsunfähigen Menschen auf. So fragt der Chef des Sicherheitsdienstes („SD“) in Posen, SS-Sturmabführer R. Heinz Höppner, in einer Denkschrift an Adolf Eichmann im Reichssicherheitshauptamt, „ob es nicht die humanste Lösung [sei], die Juden soweit sie nicht arbeitseinsatzfähig sind, durch irgendein schnell wirkendes Mittel zu erledigen.“

In den Wochen nach dem Überfall auf die Sowjetunion spitzen sich die Massenmorde auf teuflische Weise zu. Himmlers Aufenthalt im „Führerhauptquartier“ vom 15. bis zum 20. Juli 1941 scheint von fundamentaler Bedeutung für diese Entwicklung. Auch wenn zu den Gesprächen zwischen dem SS-Chef und Hitler nichts Inhaltliches bekannt ist, so kann man jedoch davon ausgehen dass letzterer

zum radikalen Durchgreifen aufgerufen hat. Der Diktator hat in zeitgleichen Besprechungen mit unter anderen Göring, Keitel und Bormann grünes Licht für sämtliche nötigen Maßnahmen zur definitiven Lösung der „Judenfrage“ im Osten erteilt. Himmler wird zum Hauptverantwortlichen über die Sicherheit in den neu besetzten Gebieten des Ostens. Er wird die neue polizeiliche Aufgabe systematisch und akribisch, so weitgefasst wie nur möglich, im Sinne des „Führers“ angehen.

Ende Juli 1941 wird Heydrichs ursprünglicher Auftrag von Göring ausgeweitet. Er wird zum „Beauftragten für die Vorbereitung der ‚Endlösung‘ der Judenfrage“. Mit Eichmann wird er einen Plan zu „einer Gesamtlösung der Judenfrage im deutschen Einflussgebiet in Europa“ verfassen. Noch geht man von einer territorialen Lösung aus! Noch geht man von einem schnellen Sieg gegen die Sowjetunion aus! Doch die militärischen Rückschläge der kommenden Monate machen ein Abschieben der Juden nach Osten unmöglich. Neue, oder besser, andere und radikalere Lösungen drängen sich auf. Wie so oft, braucht Hitler hier nicht selbst eingzugreifen. Seine Handlanger vollstrecken seine angeblich von der „Vorsehung“ diktierte Verheißung, auch ohne genaue Weisungen.

Im Sommer 1941 nehmen die antisemitischen Diskriminierungsmaßnahmen innerhalb der deutschen Gesellschaft zu. Das Regime schreckt dabei vor keiner Gelegenheit zurück, um den Volkszorn zu schüren. Angesichts der sich steigernden kriegsbedingten Einschränkungen an der so genannten „Heimatfront“ sollen die Juden als Sündenböcke herhalten. Der Wunsch, diese ein für alle Mal aus Deutschland zu entfernen, nimmt konkrete Formen an. Hitler bejaht den Vorschlag, die „Schädlinge“ mit einem gelben Stern zu brandmarken. Die Idee ist den Köpfen eifriger Nazis entsprungen und bei Heydrich und Goebbels auf fruchtbaren Boden gestoßen.

Für den Reichspropagandaminister Goebbels bleibt die Einführung des „Judensterns“ am 1. September 1941 ein erster Schritt, diese Menschen „nach Russland ab[zul]karren“. Ihre Beseitigung soll in Angriff genommen werden, sobald die Sowjetunion besiegt ist. Darüber hinaus reift bei so manch ranghohem Offizier der SS und des SD die Vision, das gesamte deutsche Einflussgebiet Europas „judenfrei“ zu machen. Einige sind bereit, eine physische Lösung des „Judenproblems“ in Betracht zu ziehen. Die Forderungen nach einer „Endlösung“ werden immer lauter, auch wenn diese im September 1941 noch auf einer Umsiedlungsaktion gründet.

„Operation Barbarossa“, der Vernichtungskrieg im Osten

Bis Mitte September 1941 hat Hitler noch immer keine Deportationen genehmigt. Seine Haltung erklärt sich wahrscheinlich aus drei Tatbeständen: der andauernde Krieg im Osten; das daraus resultierende Fehlen an geeigneten Umsiedlungsstellen sowie der diplomatische Druck auf die USA durch die jüdischen „Geiseln“ in Europa. Doch die von Stalin angeordnete Verschleppung fast einer Million Wolgadeutschen bringt Hitler dazu, seine Absichten zu ändern. Er ist bereit, den Deportationsplänen Heydrichs zuzustimmen, falls die Vereinigten Staaten von Amerika in den Krieg eintreten. Dies scheint nach der Unterzeichnung der Atlantikcharta immer wahrscheinlicher. Der Zugriff auf die europäischen Juden wird zum Vergeltungsschlag. Die „Prophezeiung“ scheint sich zu erfüllen.

In der „Wolfsschanze“ findet am 16. September ein folgenreicheres Gespräch zwischen dem Diktator und Himmler statt. Hier muss die Entscheidung zum Abtransport der deutschen, österreichischen und tschechischen Juden gefallen sein. Zwei Tage später schreibt der SS-Chef an Arthur Greiser, den Reichsstatthalter im Reichsgau Wartheland, der Führer wünsche „dass möglichst bald das Altreich und



Adolf Eichmann, der Organisator der Deportationen.

das Protektorat von Westen nach Osten von Juden geleert und befreit werden.“ Aus praktischen Gründen sollen sie zunächst nach Polen und erst im kommenden Frühjahr nach Osten abtransportiert werden. Nun füllen sich die Ghettos. Doch wohin mit den fast zwei Millionen polnischen Juden?

Darüber hinaus stellt die ständig wachsende Zahl der jüdischen Bevölkerung, die in der Sowjetunion unter deutsche Kontrolle geraten, die Nazis vor ein reelles Problem. Die nahe liegendste Lösung ist hier eindeutig die „ethnische Säuberung“ der eroberten Gebiete. Hier wird der Massenmord zum ersten Mal zur Routine. Inzwischen nehmen die Erschießungen im Osten immer erschreckendere Formen an. Was anfangs noch den fadenscheinigen Zug einer militärischen Prozedur hat, artet zu regelrechten Blutbädern aus. Diese Eskalation deutet auf einen umfangreichen Tötungsbefehl mehrerer hundert-

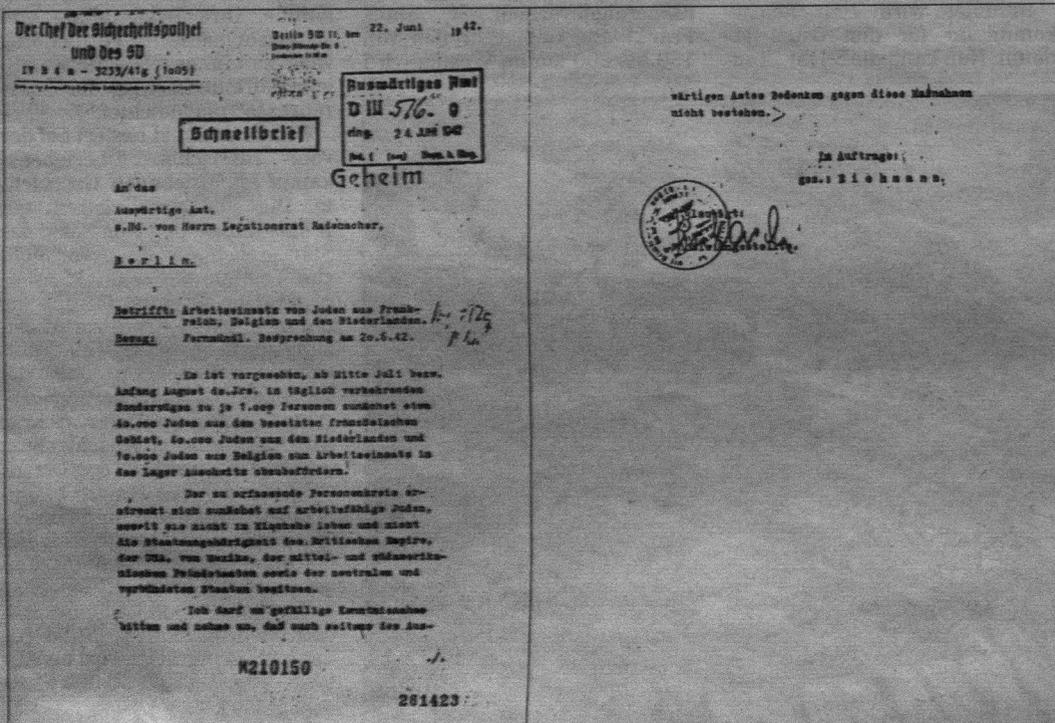
tausend arbeitsunfähiger „Ostjuden“ hin. Hitler muss diese Liquidierungen in jenen Julitagen genehmigt haben.

Ab August bekommen die „Aktionen“ der „Einsatzgruppen“ in der Tat eine neue Dimension. Nun wird schrankenlos; in unvorstellbaren Zahlen und unabhängig vom Geschlecht der Opfer gemordet. Himmler selbst besteht auf dieser Ausweitung der Exekutionen. Er ruft im September dazu auf, die Juden „mit Stumpf und Stiel“ rücksichtslos auszurotten. Ihre Kinder sollen „wie eine giftige Kröte zertreten werden“. Dabei appelliert er an das Pflichtgefühl der Soldaten der Wehrmacht und der Waffen-SS! Gewissenskonflikte sind hier nicht angebracht, da man „in einer eisernen Zeit [lebe], in der mit eisernen Besen gekehrt werden muss.“

Am 29. und 30. September 1941 exekutieren Männer des Sonderkommandos 4a, einer Einheit der Einsatzgruppe C, 33 771 Kiewer Juden in der Schlucht von Babi-Yar. Nun werden auch Frauen und Kinder massakriert. In den folgenden vier Monaten wird sich das Ausmaß des Genozides erheblich steigern. Mehr als eine halbe Million Menschen kommen um. Ein strukturiertes Tötungsprogramm gibt es aber in dieser Phase ebenso wenig wie einen entsprechenden „Führerbefehl“ zur Vernichtung der sowjetischen Juden! Die Zahl der involvierten professionellen Mörder steigt konstant.

Der Massenmord wird in den Berichten als „sicherheitspolizeiliche Arbeit“ festgehalten. Er wird von der obersten Wehrmachtsführung gebilligt und gedeckt. Der Chef des Oberkommandos der Wehrmacht („OKW“), Feldmarschall Wilhelm Keitel, lässt in einem Befehl vom 12. September 1941 keinerlei Zweifel an der Vernichtungspolitik der Militärs. Darin heißt es:

„Der Kampf gegen den Bolschewismus verlangt ein rücksichtsloses und energisches Durchgreifen vor allem auch gegen Juden, die Hauptträger des Bolschewismus.“



Schriftliche Anordnung Eichmanns über den „Arbeitseinsatz“ von Juden aus Frankreich, Belgien und den Niederlanden.

Anders als beim Überfall auf Polen ist man sich in den Führungsstäben der Armee und der SS einig über die Aufgabenverteilung in der Bekämpfung des „jüdischen Bolschewismus“. Viele führende Generäle unterstützen diese Haltung. Manche von ihnen lautstark. So verlangt General Erich von Manstein, Kommandeur der XI. Armee, in einem Geheimbefehl das „jüdisch-bolschewistische System ein für allemal“ auszurotten. Die Soldaten werden geschickt aufgewiegelt, indem ihnen fälschlicherweise der sowjetische Widerstand, der so genannte „Partisanenkrieg“, als äußeres Zeichen der jüdischen Hinterlist und Feigheit dargestellt wird. Dort wo sich Feindbilder vermischen, entsteht ein gefährliches Potenzial an Gewaltbereitschaft... Die Bemühungen einiger Befehlshaber, Übergriffe auf Juden zu verbieten, scheitern an einer beispiellosen Bereitschaft, Vergeltung gegen den Rassenfeind auszuüben.

Im Übrigen scheinen im Baltikum vielerorts ganze Teile der Zivilbevölkerung aktiv oder passiv an antisemitischen Ausschreitungen mitgewirkt zu haben. Anwesende Wehrmachteinheiten haben sich nicht in diese „inneren“ Angelegenheiten eingemischt. Propagandaminister Joseph Goebbels setzt indirekt auf die jüdenfeindlichen Ressentiments innerhalb der baltischen und der weißrussischen Bevölkerung. Er begrüßt dieses „Strafgericht“, das er im Sinne der „Prophezeiung“ Hitlers als gerechtfertigt ansieht. So wird eine unaufhaltbare Spirale der Gewalt entfacht.

Gestützt von Hitler, der „laufende Berichte über die Arbeit der Einsatzgruppen im Osten“ erhalten soll und will, peitscht Goebbels den tödlichen Hass bewusst auf. Am 2. November vermerkt er in seinem Tagebuch:

„Man muss sie [die Juden] irgendwie ausrotten, sonst werden sie immer wieder ihre peinliche und lästige Rolle spielen. Nur wenn man mit der nötigen Brutalität gegen sie vorgeht, wird man mit ihnen fertig. Wo man sie schont, wird man später ihr Opfer sein.“

Mordfabriken, die „Endlösung“ im Osten

Im Oktober 1941 findet zwischen Himmler und Heydrich eine Reihe von Gesprächen über die Deportation der Juden in den Osten statt. Das Einrichten großer Lager, deren primäre Funktion das Ausrotten der hier umgesiedelten Menschen ist, tritt nun in den Vordergrund. Darüber hinaus rückt Polen nun ins Visier der Nazi-Schergen. Zum einen gibt es hier keinerlei logistische Probleme, um die „Endlösung“ durchzuführen. Zum anderen kann man hier auf den „technischen“ Erfahrungswerten einer Reihe von zügellosen lokalen Massenmorden aufbauen.

Bedingt durch die steigende Zahl der zu liquidierenden Opfer, stellt sich die Frage nach neuen Tötungsarten. Im Herbst 1941 drängt die Ankunft des ersten von 20 geplanten Transporten deutscher Juden in Lodz die Behörden dazu, nach einem geeigneten Ort für eine regelrechte Mordfabrik Ausschau zu halten. Bis auf weiteres improvisiert man mit Erschießungen und Vergasungen in Gaswagen. Der Einsatz des Pestizids Zyklon B in eigens dafür eingerichteten Gaskammern und damit verbunden das Verbrennen der Leichen in



Frauen im KZ: wehrlose Opfer des Rassenwahns ...

großen Krematorien wird nun ins Auge gefasst. Man stützt sich auf das Wissen der Experten des berühmten „Euthanasieprogrammes“ („T4“).

Trotz seiner zahlreichen Anspielungen und Hassausbrüche gegen die Juden gelingt es dem Diktator, sich geschickt einer direkten Beteiligung am Genozid zu entziehen. Doch er ist über diese mörderischen Schritte bestens informiert. Ohne seine Einwilligung wären größere Liquidierungsmaßnahmen nicht möglich. Obwohl es fast keine direkten Beweisstücke gibt, die seine Unterschrift tragen, können die Historiker auf Hitlers Verantwortung für den Völkermord schließen. Dies ergibt sich aus verschiedenen Handlungsabläufen und Befehlsprozeduren sowie aus Aufzeichnungen aus dem unmittelbaren Umfeld der Naziführung.

Noch im Oktober wird mit der Errichtung eines Lagers im ostpolnischen Belzec begonnen. Erste Erfahrungen werden in Auschwitz-Birkenau gesammelt, wo einige hundert sowjetische

Kriegsgefangene noch im Winter „testweise“ vergast werden. Hier laufen seit Juli die ersten Deportationszüge aus dem Westen ein. Eine erste wenn auch primitive mit Gaswagen ausgestattete Tötungsanlage funktioniert Anfang Dezember 1941 im Süden des Warthelands, bei Chelmo.

In Riga wird zu diesem Zeitpunkt ebenfalls ein umfangreiches Lager für Juden aus Deutschland und aus dem „Protektorat Böhmen und Mähren“ (frühere Tschechoslowakei) errichtet. Als Ende November die ersten Züge anrollen, ist das Lager noch nicht fertig. Die Züge werden nach Kaunas in Litauen umgeleitet. Einsatzgruppen metzeln die Zuginsassen unmittelbar nach ihrer Ankunft nieder. Am 30. November sterben in einem Wald bei Riga 1000 deutsche Juden, zusammen mit 14 000 lettischen Juden aus dem Ghetto Riga.

Ende 1941 nehmen die Absichten der Naziführung immer klarere Formen an. Es geht darum, die Juden, egal welcher Herkunft, total und radikal zu ver-

nichten. Heydrich denkt nun laut über die praktische und organisatorische Durchführung der „Endlösung“ der „Judenfrage“ in Europa nach. Aus diesem Grund beruft er für den 9. Dezember eine Konferenz hoher SS-Offiziere und Staatssekretäre der obersten Reichs- und Okkupationsbehörden ein. Doch die russische Gegenoffensive, die am 5. Dezember gegen die deutschen Stellungen losbricht, und der japanische Überfall auf Pearl Harbour am 7. Dezember zwingen Heydrich, das Treffen auf den 20. Januar zu vertagen.

Sowohl die russische Winteroffensive als auch der Angriff auf Pearl Harbour haben eine tragische Konsequenz auf das Schicksal der sich in den Klauen der Nazis befindenden Juden. Einerseits sind die Umsiedlungspläne gegen Osten definitiv gescheitert; andererseits bedeutet der Kriegseintritt der USA die Erfüllung der „Prophezeiung“: die systematische und gnadenlose Vernichtung der europäischen Juden im Falle eines erneuten Weltkrieges.



Selektion in Auschwitz-Birkenau.

Hitler ist von der Schuld des „internationalen Juden“, der darüber hinaus das deutsche Volkstum bewusst untergräbt, überzeugt. Der Judeozid ist somit eine gerechtfertigte Vergeltungsaktion. „Wer Leben zerstört, setzt sich dem Tod aus, und etwas anderes geschieht auch ihnen nicht.“, soll der „Führer“ in der Nacht vom 1. auf den 2. Dezember in der „Wolfsschanze“ gesagt haben. Diese Aussage deckt sich mit vielen seiner tödlichen Androhungen der letzten Jahreshälfte von 1941. Er scheint nun fest dazu entschlossen, mit den Juden, „reinen Tisch zu machen“. Goebbels beobachtet: „Der Weltkrieg ist da, die Vernichtung des Judentums muss die notwendige Folge sein.“ So kann Hitler am 30. Januar 1942 im Sportpalast verkünden:

„Und es wird die Stunde kommen, da der böseste Weltfeind aller Zeiten wenigstens auf ein Jahrtausend seine Rolle ausgespielt haben wird.“

Unter Heydrichs Vorsitz findet am 20. Januar in einer Villa am Grossen Wannsee in Berlin, die Konferenz statt, welche nun sämtliche organisatorischen Fragen im Bezug auf die Durchführung der „Endlösung“ klären soll. Gestapochef Heinrich Müller und Adolf Eichmann, Leiter des Referats „Judenangelegenheiten“, vertreten die Interessen des Reichssicherheitshauptamtes. Mehr als elf Millionen Juden in ganz Europa – England, Irland, Schweiz, Türkei und die französischen Kolonien in Nordafrika miteingeschlossen – stehen im Mittelpunkt der Konferenz.

Auch hier wird kein zusammenhängendes Völkermordprogramm in den Todeslagern entwickelt. Aber am Wannsee werden die Tore dorthin weit geöffnet. Man geht in den Verhandlungen noch immer von einem groß angelegten Deportationsplan nach Osten aus. Hier sollen die Verschleppten durch Arbeit und Hunger vernichtet werden. Auch wenn klare Worte wie „Töten, Eliminieren und Vernichten“ nicht protokolliert sind, sie werden gebraucht. Sehr schnell rückt das „Generalgouvernement“ als Tatort für den Genozid in den Vordergrund. Der schleppende Tod weicht dem systematischen Massenmord.

Die Zeit der lokalen Mordwellen in Lublin oder Galizien ist vorbei. Im Frühjahr 1942 läuft der Massenmord in Belzec an. Zusammen mit den Lagern von Sobibor und Treblinka geht es hier vor allem um die Liquidierung sämtlicher 2,5 Millionen polnischer Juden. („Aktion Rheinhard“). Seit März 1942 laufen auch die Massendeportationen der deutschen und zentral-europäischen Juden an. Sie stellen das Organisationstalent Eichmann vor ein technisches Problem. Die Tötungskapazität muss unbedingt gesteigert werden.

Die „Ausrottung des jüdischen Volkes“, von der Himmler im Oktober 1943 behaupten wird, es sei ein „Ruhmesblatt“ der deutschen Geschichte, hat begonnen. Und wieder bedarf es keiner klaren Weisung aus dem „Führerhauptquartier“. Heydrich kann sich auf die Dynamik einzelner, örtlicher Vollstrecker mit ihren Tötungstruppen stützen. Diese gewünschten und geförderten Eigeninitiativen verknüpfen sich nun zu einem Völkermordprogramm ungeahnten Ausmaßes.

Vom Vernichtungsdenken zum Vernichtungskrieg

Endstation Völkermord

Goebbels, der eine erhebliche Mitschuld an der nationalsozialistischen Vernichtungspolitik trägt, weiß um die grausamen Tötungsmethoden in den Todeslagern. Es werde hier „ein ziemlich barbarisches und nicht näher zu beschreibendes Verfahren angewandt, und von den Juden selbst (bliebe) nicht mehr viel übrig“, vermerkt er im März 1942 in seinem Tagebuch. Er erkennt den herausragenden Einfluss Hitlers in diesem Überlebenskampf „zwischen der arischen Rasse und dem jüdischen Bazillus“.

Seit Frühjahr 1942 dienen die meisten Konzentrationslager auch als „Arbeitskräftereservoir“. Die Zwangsarbeit in der Rüstungsindustrie wird vor allem den nicht jüdischen Häftlingen auferlegt. Doch die SS-Führung verbindet auch diesen wirtschaftlichen Ausbeutungsaspekt mit dem Völkermord. Die verschleppten Juden werden nun systematisch – meist bei der Ankunft in den Lagern – in „Arbeitsfähige“ und „Arbeitsunfähige“ aufgeteilt. Die so genannte „Selektion“ entscheidet über Leben und Tod, über Zwangsarbeit und Vergasung...

Am 17. und 18. Juli 1942 besucht Heinrich Himmler den Lagerkomplex Auschwitz. Am 19. Juli inspiziert er Belzec und Sobibor. Im Mittelpunkt dieser Dienstreise steht der Ausbau des gesamten Konzentrationslagersystems. Hiermit verbunden stellt sich auch die Frage, den Arbeitseinsatz von KZ-Häftlingen auszuweiten. In diesen im Osten gelegenen Lagern geht es aber in erster Linie darum, die Deportationen der europäischen Juden zu beschleunigen. Heydrichs Pläne zur „Endlösung der Judenfrage“ werden nun zu Ende gedacht. Da die Aufnahmekapazitäten begrenzt sind, muss noch schneller und effizienter gemordet werden.

Aus diesem Grunde will sich Himmler ein Bild von den fortgeschrittenen Vergasungstechniken machen. Auschwitz eignet sich hierzu besonders gut. Die „Selektion“ ist hier längst zum sachlich ausgeführten zynischen Ritual geworden. Juden, die noch in der Lage sind zu arbeiten, werden ausgesondert. Alle anderen gehen ins Gas. Lagerkommandant Rudolf Höß hat mit der seit Frühjahr 1942 vollzogenen Erweiterung des Lagers „vorbildliche“ Arbeit geleistet. Der SS-Chef befördert ihn noch am 18. Juli zum SS-Obersturmbannführer. Von Sobibor aus erteilt Himmler dem Höheren SS- und Polizeiführer (HSSPF) im „Generalgouvernement“ und Staatssekretär für Sicherheitsfragen, Friedrich Wilhelm Krüger, den folgenschweren Befehl, die Deportation der polnischen Juden bei Jahresende abzuschließen. Nun sind der Vernichtungsmaschinerie keinerlei Grenzen mehr gesetzt.

Der Besuch Himmlers in den Lagern des Ostens ist der definitive Auftakt zum zügellosen Völkermord in regelrechten Mordfabriken. In den Vernichtungslagern entstehen in den kommenden Monaten ganze Vergasungsanlagen mit integrierten Krematorien. Seit Sommer 1942 wird das von der Firma IG Farben produzierte Giftgas Zyklon B gegen Juden aus ganz Europa in Auschwitz-Birkenau eingesetzt.

Mehr als eine Million Menschen finden hier einen grausamen Tod. Seit Juni 1942 strömen auch verschleppte Juden aus den Niederlanden, seit Juli aus Frankreich, seit August aus Belgien in dieses Vernichtungslager. Zum Jahresende schätzt die SS, dass bereits vier Millionen Juden liquidiert worden sind. Von den 2,5 Millionen polnischen Juden leben nur noch 300 000!

Trotz seiner ungeheuerlichen Ausmaße vollzieht sich der Massenmord systematisch und geordnet. Hinter den Kulissen planen Beamte kühl und rechnerisch die Deportationstransporte. Die Verschleppten werden aufgelistet, ihr Hab und Gut erfasst. Die 11. Verordnung zum Reichsbürgergesetz vom 25. November 1942 enteignet die nach Auschwitz deportierten Juden auf eine besonders hinterlistige Art und Weise. Das Verlassen des Reichsgebietes führt zum Verlust der Staatsangehörigkeit und zum Einziehen des persönlichen Eigentums. Der millionenfache Raubmord gibt sich einen legalen Rahmen.

Die eigens dafür geschaffene „Ersatzsprache“, wie der Historiker Christian Zentner sie nennt, zeugt von der zynischen Verachtung der Nazis gegenüber „minderwertigen“ Menschen. In diesem Wortschatz wird das Verschleppen von Menschen zur „Evakuierung“ oder „Wohnsitverlegung“ und das Morden zur „Sonderbehandlung“ oder „Säuberung“. In dieser amoralischen Sachlichkeit liegt die „Banalität des Bösen“.

Antisemitismus oder Indifferenz, die Frage nach der Verantwortung

1933: Etwa 37 % der deutschen Bevölkerung wählt die NSDAP. Die Mehrheit tut dies nicht aus einer antisemitischen Grundhaltung oder Überzeugung heraus. Trotzdem duldet das Gros der Deutschen seit 1933 stillschweigend die Drangsalierungen gegen eine Minderheit, welche von den einen gehasst, von den an-

dern ignoriert wird. Der Weg in das Unsägliche wird somit gebahnt. Doch wir können wohl kaum, wie der amerikanische Historiker David Goldhagen, von den Deutschen als einem Volk von „willigen Vollstreckern“ reden. Diesen rassistisch biologischen Antisemitismus als deutsches „Axiom“ zu deuten, ist höchst fragwürdig.

Die Abneigung gegenüber den Juden ist ein Phänomen der europäischen Geistesgeschichte. Aber es ist eine Tatsache, dass die politische und wirtschaftliche Not der Nachkriegszeit das Parteienspektrum Deutschlands fatal verändert hat. Infolge eines Rechtsrucks wird sich eine Partei, deren Kernidee der besonders ausgeprägte rassistische Antisemitismus ihres „Führers“ ist, innerhalb kürzester Zeit zur Regierungspartei emporarbeiten. Dies ist die beklemmende Besonderheit der deutschen Geschichte. Sie ist umso beklemmender, als die gesamte westliche Welt ihr völlig machtlos gegenüber steht. 1939 legt die Sowjetunion mit ihrer Unterschrift unter die Teilung Polens unbewusst eine fatale Weiche um. Sie führt in den Abgrund...

Einmal an der Macht, kann sich Hitler auf die Rassenideologie der NSDAP stützen, von der Bürokratie des deutschen Staatsapparates getragen, vom größten Teil der Bevölkerung gebilligt. Der amerikanische Historiker Christopher Browning zeigt in seinen Studien, wie die fanatische Besessenheit des Diktators zu einem regelrechten „ideologischen Imperativ“ wird. Durch den Krieg öffnen sich schließlich neue Perspektiven. Er ermöglicht eine radikale Lösung der durch ihn verschärften „Judenfrage“. Hitler bedarf hier keines klaren Konzeptes. Er braucht auch keinen vorgeschriebenen Zeitplan. Es reicht, dass er die nötigen Impulse liefert. Den Rest erledigen tausende von Handlangern, die sich in ihren Lösungsversuchen nahezu Konkurrenz machen. Historiker schätzen die



Reinhard Heydrich, der Chef des Reichssicherheitshauptamtes.

Zahl der Mitwisser auf etwa 200 000 Personen.

Doch wie steht es um die Verantwortung der Mehrheit der Deutschen? Vor der Geschichte müssen sie wohl der Realität ins Auge sehen, den Judenhass von Anfang an in Kauf genommen zu haben, ihn in seinen abscheulichsten Ausbrüchen geduldet und somit teilnahmslos gefördert zu haben. Es ist allerdings schwer abzuwiegen, wie weit die deutsche Bevölkerung über den Massenmord Bescheid wusste. Innerhalb der Reichsgrenzen hat die nationalsozialistische Hetze die Juden im Laufe der Jahre aus dem Blickwinkel der Öffentlichkeit gejagt. Abgesehen von zahlreichen Gerüchten und von BBC-Meldungen, ist der Tatort fern abgelegen. Darüber hinaus stellt der Kriegsalltag die Deutschen vor andere Probleme.

Bis zuletzt wird Hitler an der Richtigkeit und an der Bedeutung des Judeozids festhalten. Seine Verantwortung an der Ermordung von 5,3 bis 6,1 Millionen Juden ist indiskutabel. Hitlers persönlicher Antisemitismus ist die Triebfeder der mörderischen Judenpolitik des Dritten Reiches. Der Diktator ist felsenfest von seiner Mission überzeugt, „die Juden in Deutschland und Mitteleuropa ausgelöscht“ zu haben. Am 29. April 1945 schließt er sein so genanntes politisches Testament mit den Worten:

„Vor allem verpflichte ich die Führung der Nation und die Gefolgschaft zur peinlichen Einhaltung der Rassengesetze und zum unbarmherzigen Widerstand gegen den Weltvergifter aller Völker, das internationale Judentum.“



Kinder in Auschwitz ...

Die nationalsozialistischen Konzentrationslager

VON STEVE KAYSER

Die Geschichte der Konzentrationslager kann man in verschiedene Entwicklungsphasen einteilen. Sie überschneidet sich mit der Vereinheitlichung des Terrorapparates unter der Leitung der SS.

Bereits in den ersten Monaten nach der „Machtergreifung“ Hitlers entstehen mehr als hundert Haftstätten im gesamten Reichsgebiet. Sie werden zum Teil von der SA, der SS, der Gestapo oder dem Stahlhelm überwacht und geführt. Durch die so genannte „Schutzhaft“ sollen die politischen Gegner der Nazis, vor allem Mitglieder der Arbeiterbewegung, Sozialdemokraten und Kommunisten, eingeschüchtert werden.

Die „Verordnung zum Schutz von Volk und Staat“ vom 28. Februar 1933 legalisiert den öffentlichen und offiziellen Terror. Auf diesem Weg entstehen mindestens 70 „Schutzhaftlager“. Sie sind in ihrer Beschaffenheit so unterschiedlich, dass man nicht von einem Grundtypus des „Konzentrationslagers“ reden kann. „Frühes Lager“ ist der zutreffende Begriff in der Historiographie.

Zwischen der SS von Heinrich Himmler und der SA von Ernst Röhm entfacht ein Konkurrenzkampf. Es geht dabei um die Schlüsselstellung in der nationalsozialistischen Unterdrückungspolitik. Hitler löst dieses Problem eigenhändig. Röhm und seine Satrapen werden am 30. Juni 1934, in der so genannten „Nacht der langen Messer“, liquidiert. Der Diktator übernimmt in einer Rundfunkansprache die Verantwortung für diesen Auftragsmord. Mord ist zum politischen Machtmittel geworden! Nun soll die alltägliche Verfolgung Andersdenkender genormt werden. Zwischen 1934 und 1936 kommt es zu einer völligen Umstrukturierung der „Frühen Lager“. Die von der SS kontrollierte „Inspektion der Konzentrationslager“ (IKL) entsteht. Das unter Theodor Eicke geführte Lager Dachau wird schnell zum maßgebenden „Modell“.

1936 ist ein markantes Jahr in der Entwicklungsgeschichte der Konzentrationslager. Das Nazi-Regime stellt die Weichen auf Krieg. Hinter der friedlichen Fassade der Berliner Olympiade bereitet man den militärischen Griff nach Europa vor. Innenpolitisch bewirkt dies einen Wandel in der Verfolgung. Himmler wird zum „Chef der deutschen Polizei“ ernannt. Dem Machtanspruch seines „schwarzen Ordens“ scheinen keine Schranken mehr gesetzt. Sowohl die „Geheime Staatspolizei“ (Gestapo) als auch die völlig umorganisierte „Sicherheitspolizei“ (Sipo) spannen den Nazi-Terror wie ein tödliches Netz über die gesamte deutsche Gesellschaft. Neben „Asozialen“ und „Kriminellen“ – dabei ist die Definition dieser Zielgruppen stets dehnbar – rücken die Juden ins Visier der Häscher. Die vom deutschen Historiker Herbert Ulrich als „rassische Generalprävention“ bezeichnete Politik gipfelt in dem Novemberprogramm von 1938. Über 30 000 Juden werden wochenlang verschleppt. Viele von ihnen kommen in eines der berühmtesten Lager. Mit Hitlers Unterstützung zentralisiert die SS alle Kon-



„Arbeit macht frei“: blanker Zynismus schon an den Portalen der Konzentrationslager.

zentrationen (KL). Jetzt erst bildet sich das eigentliche Lagersystem. Am 29. März 1936 werden die seit einigen Monaten zu einer militärischen Einheit erweiterten SS-Wachverbände in „SS-Totenkopfverbände“ (SS-TV) umbenannt. Dachau wird völlig umgebaut. Von 1936 bis 1939 entstehen fünf Konzentrationslager: Sachsenhausen, Buchenwald, Flossenbürg, Mauthausen, Ravensbrück. Geführt werden sie nach dem „Dachauer Modell“. Eine strikte „Lagerordnung“, welche sich auf die Willkür der Bewacher stützt, macht Gewalt und Brutalität zum Alltag. Die Haft dient offiziell dem „Schutz der Volksgemeinschaft“ und dem Arbeitseinsatz der Häftlinge. Vom Umerziehen durch Arbeit bis zum Vernichten durch

Vom „Dachauer Modell“ zum Lagersystem

Mit dem Kriegsbeginn 1939 dehnt sich das Konzentrationslagersystem weiter aus. Allein in

der ersten Kriegshälfte eröffnet die IKL fünf weitere Terrorstätten: Auschwitz, Neuengamme, Natzweiler-Struthof, Gross-Rosen und Majdanek. Unterdessen bemüht sich der Verwaltungschef der SS, Oswald Pohl, die Dienststelle Eickes in seinen Machtbereich einzuschließen. Seit April-Mai 1939 ist ihm der gesamte KL-Verwaltungsapparat unterstellt.

Das „SS-Sonderlager Hinzert“ erhält dabei zunächst einen etwas anderen Status. Es wird im Oktober 1939 eingerichtet. Es zählt als „Polizeihaftlager“ (PHL) im Rahmen der von der „Organisation Todt“ (OT) durchgeführten Bauarbeiten am „Westwall“. Gleichzeitig gründet die SS hier ein Sonderlager. Seinem Kommandanten unterstehen auch die übrigen Polizeilager, in welchen die Häftlinge für das Sonderlager rekrutiert werden. Nachdem der „Westwall“ am 10. Mai 1940 überschritten ist, fällt Hinzert eine neue Bedeutung zu. Seit dem 1. Juli 1940 ist das Sonder-

lager in die IKL eingegliedert. Die SS übernimmt die vollständige Kontrolle. Die Wachmannschaften werden – auf freiwilliger Basis – in die Totenkopfverbände integriert. Von diesem Augenblick an füllt sich Hinzert mit Regimegegnern und, seit Frühjahr 1941, mit Luxemburger Widerständlern. Hinzert bleibt vor allem an seine „Erziehungsaufgabe“ gebunden: Im Laufschrift sollen die Widerspenstigen gebrochen und zum Nationalsozialismus bekehrt werden. Daher stammt auch der Ausdruck „Lauflager“.

Der Krieg ebnet den Weg zu der systematischen nationalsozialistischen Tötungsmaschinerie. Mit den ersten militärischen Operationen plant die SS-Führung bereits Säuberungen in den besetzten Gebieten. Aus diesem Grunde werden die SS-Totenkopfverbände zum Teil auf den bevorstehenden Kampfeinsatz vorbereitet. In Polen werden sie, zusammen mit den neu gegründeten „SS-Einsatzgruppen“

der Sipo, eine Blutspur im Rücken der „Wehrmacht“ hinterlassen.

Noch im September 1939 entscheidet Hitler, von Himmler gedrängt, aus den „Totenkopfverbänden“ eine eigenständige Einheit zu formieren. So entsteht die „SS-Totenkopf-Division“. Sie besteht aus „Totenkopfstandarten“, welche unter Eickes Aufsicht im KL Dachau aufgestellt werden. Die Häftlinge werden zwischen Oktober und Anfang Dezember auf andere Lager verteilt. Die SS-Division beteiligt sich 1940 am „Westfeldzug“ und 1941 am Überfall auf die Sowjetunion. Inzwischen hat sich die Bezeichnung „Waffen-SS“ durchgesetzt.

Im Zuge der Eroberungen rechnet die SS mit einem drastischen Anstieg der Häftlingszahlen in den Konzentrationslagern. Da ein großer Teil der SS-Soldaten nun an den unmittelbaren Kampffaktionen teilnimmt, müssen die Wachmannschaften verstärkt werden. Reservisten werden eingezogen. Es sind vor allem ältere Männer der Allgemeinen SS, die seit 1938 in einer Verfügungstruppe zusammen gefasst sind. Diese „Polizeiverstärkung“ betont die Allmacht und Allgegenwart der SS.

Im Januar 1941 veranlasst Heydrich eine Einstufung der Lager, die „der Persönlichkeit des Häftlings und dem Grad der Gefährdung für den Staat Rechnung“ tragen soll. Dachau, Sachsenhausen und Auschwitz I werden der Stufe I zugeordnet. Hier sollen „alle wenig belasteten und unbedingt besserungsfähigen Schutzhäftlinge“ untergebracht werden. Darüber hinaus werden in Dachau ebenfalls „alte und bedingt arbeitsfähige Schutzhäftlinge, die noch im Heilkräutergarten beschäftigt werden können“ eingesperrt. Dies entspricht der Stufe Ia.

Buchenwald, Flossenbürg, Neuengamme, Auschwitz II, später dann auch Gross-Rosen und Natzweiler werden unter der Stufe II geführt. Diese Lager sind für „schwerer belastete, jedoch noch erziehungs- und besserungsfähige Schutzhäftlinge“.

Anfangs gehört nur das KL Mauthausen der Lagerstufe III an. In der ersten Kriegshälfte sind die Haftbedingungen der „schwer belasteten, insbesondere auch gleichzeitig kriminell vorbestraften und asozialen, d.h. kaum noch erziehbaren Schutzhäftlingen“ hier am ärgsten.

Das „SS-Sonderlager Hinzert“ behält seinen eigenständigen Status. Es dient vor allem als „Durchgangslager“. Gefangene werden hier gesammelt, um anschließend in die KL Buchenwald, Dachau und Natzweiler eingewiesen zu werden. Zudem wird es im Herbst 1941 zur Zwischentappe zahlreicher nach Lodz (Litzmannstadt) deportierter Juden aus Belgien, Frankreich und Luxemburg. Unterdessen bleibt Ravensbrück das einzige Konzentrationslager für Frauen. Anders als die männlichen Häftlinge werden diese nicht eingestuft. Interessant ist auch die Tatsache, dass die SS-Führung bereits im Januar 1941 die Absicht hat, Auschwitz auszubauen. Daher erklärt sich das plötzliche Auftauchen der Bezeichnung Auschwitz II.



Die Klagemauer in Mauthausen.

Die nationalsozialistischen Konzentrationslager

Von Mordstätten zu Vernichtungsanlagen

Wie es die Historikerin Karin Orth unterstreicht, stellt das Jahr 1941 „eine qualitativ neue Stufe des Mordens“ dar. Im April 1941 beschließt die „Tötungskommission T4“, benannt nach ihrem Amtssitz in der Berliner Tiergartenstraße Nummer 4, die systematische Ermordung behinderter Menschen, in eigens dafür hergerichteten „Euthanasieanstalten“. Aber auch sämtliche schwache und kranke Häftlinge in den Konzentrationslagern sind von diesen Massenabschlachtungen betroffen. Die Zahl der Opfer dieser nach 1942 als „14f13“ fortgesetzten Mordaktion schwankt zwischen 10 000 und 20 000 Menschen.

Insgesamt verschlechtern sich die Haftbedingungen in den KL. Die Situation wird umso kritischer, als die deutsche Kriegsführung – sowohl in den Rängen der „Wehrmacht“ als auch in denen der SS – seit dem Russlandfeldzug 1941 vor einem gewaltigen Problem steht. Tausende nach Westen getriebene sowjetische Kriegsgefangene überfüllen die Lager. Zwischen August 1939 und Frühjahr 1942 steigt die Zahl der KL-Häftlinge von 21 000 auf mehr als 70 000 bis 80 000. Durch bewusste Unterernährung, schonungslosen Arbeitseinsatz und grausamste Misshandlungen schwellen die Todesraten in den Lagern erheblich an.

Eine neue Häftlingskategorie entsteht durch den „Keitel-Erlass“ vom 7. Dezember 1941. Der Chef des deutschen Generalstabes versucht, mit aller Härte gegen das Erstarken der Widerstandsbewegungen in den besetzten Ländern im Westen, vor allem in Frankreich, vorzugehen. Hitler selbst befiehlt im September 1941, jeden, der verdächtig ist, einer Untergrundorganisation anzugehören, bei „Nacht und Nebel“ ins deutsche Reichsgebiet zu überführen und ihm fernab seiner Heimat den Prozess zu machen. Keitel hofft, die Ausbreitung der Widerstandsbewegungen einzudämmen und die Bevölkerung der besetzten Gebiete einzuschüchtern. Er weitet diesen Befehl Ende 1941 aus. Die Spur der Festgenommenen soll sich im Dunkel der nationalsozialistischen Terrormaschinerie verlieren. Sie haben keinerlei Kontakt mit ihren Angehörigen und wissen selbst nichts über ihr Schicksal.

Die „Nacht und Nebel“-Häftlinge (NN-Häftlinge) kommen bis 1943 ins „SS Sonderlager Hinzert“. Sie werden dann in Köln oder Wittlich von einem „Volksgerichtshof“ verurteilt. In der Regel wird hier ein Todesurteil gefällt. Es wird in Köln-Klingelpütz durch Enthaupten vollstreckt. Haftstrafen werden im polnischen Slonsk (Sonnenburg) verbüßt. Im seltenen Fall eines Freispruchs werden die entlassenen NN-Häftlinge der Gestapo überlassen,

die sie gleich in ein KZ einweist. Wegen der alliierten Luftangriffe auf die deutschen Städte, insbesondere auf Köln, disponieren die Nazis 1943 um. Zum Teil werden die Widerstandskämpfer nun direkt in ein Konzentrationslager eingewiesen. Wenn es noch zu Gerichtsverhandlungen kommt, so tagen diese in Breslau. Hinzert verliert an Bedeutung. Das KL Natzweiler wird zum neuen Durchgangslager für NN-Häftlinge. Sie werden strikt von den anderen Häftlingen getrennt. Mit Ölfarbe auf ihrer Kleidung sichtbar gezeichnet, werden sie besonders brutal behandelt. Die Lager-SS scheint es sich zum Ziel gemacht zu haben, diese Menschen langsam und qualvoll in den Tod zu treiben.

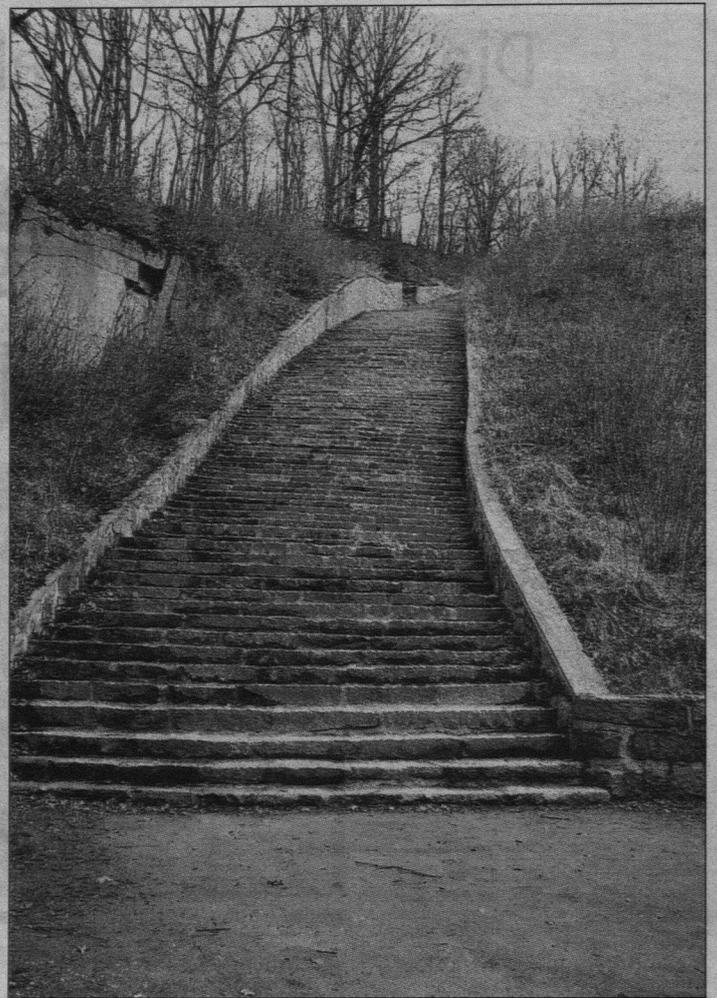
Der andauernde Krieg macht sich auch im Lageralltag bemerkbar. So kommen beispielsweise im Hunsrück mehr und mehr Zwangsarbeiter und Kriegsgefangene aus ganz Europa an. Auch wenn Hinzert erst im Februar 1942 als KL eingestuft wird, die Ermordung von 70 sowjetischen Kriegsgefangenen Anfang Oktober 1941 deutet darauf hin, dass auch hier der Vernichtungsgedanke Einzug gehalten hat.

Seit dem deutschen Überfall auf die UdSSR im Juni 1941 („Unternehmen Barbarossa“), fallen zehntausende sowjetischer Soldaten in die Hände der SS. Von Anfang an werden Kriegsgefangene systematisch umgebracht. Politische Kommissare werden umgehend liquidiert. Diese Massenmordaktionen sollen jetzt in Konzentrationslagern ausgeführt werden. In Majdanek, unweit Lublins, und in Birkenau, bei Auschwitz, richtet die Waffen-SS eigene „Kriegsgefangenenlager“ (KGL) ein. Sie unterstehen der „Inspektion der Konzentrationslager“ (IKL). Majdanek wird zu einem unabhängigen KL. Birkenau bleibt an Auschwitz gekoppelt. Die Planer rechnen mit je 150 000 Insassen. Das gesetzte Ziel wird man jedoch aus technischen Gründen niemals erreichen. Die Bezeichnung KGL ver-

schleiert die Realität. Hier werden Soldaten einem langsamen und grausamen Tod durch Unterernährung, Krankheiten und Seuchen ausgeliefert. Damit werden sämtliche internationale Konventionen gebrochen. Im Spätsommer 1941 fallen etwa 34 000 bis 45 000 Politikommis-sare Massenerschießungen in NS-Konzentrationslagern zum Opfer. In fast allen KL entstehen nun „Kriegsgefangenenlager“ oder „Kriegsgefangenenarbeitslager“, welche strikt von den anderen Häftlingsblöcken abge-schirmt sind. Wissenschaftler gehen davon aus, dass zwischen Oktober und Dezember 1941 mehr als 100 000 sowjetische Soldaten in die KL verschleppt werden. Im Oktober 1941 sind es allein in Auschwitz 10 000! Eine genaue Zahl lässt sich wohl kaum rekonstruieren. Die Soldaten werden nicht in den Lagerlisten registriert.

Die Häftlingsstrukturen ändern sich im Laufe der Jahre. Die SS unterscheidet ihre Opfer im Bezug auf ihre „Rassenzugehörigkeit“. Das Winkelsystem, innerhalb welchem der Haftgrund mit einer besonderen Farbe gekennzeichnet ist, gilt nur noch für deutsche Häftlinge und für die Juden. Alle anderen erhalten einen roten Winkel, in dem Buchstaben Auskunft über das jeweilige Herkunftsland geben. Die meisten Gefangenen stammen aus Osteuropa.

Der konsequente Arbeitseinsatz der Häftlinge in der Industrie wird in der 2. Kriegshälfte dringlicher. Die Kriegsführung soll mit allen Mitteln aufrecht gehalten werden. Dabei gilt es, die Heimatfront so gut wie möglich zu entlasten. Bereits 1938 schafft sich die SS ihr eigenes Wirtschaftsimperium. SS-Betriebe werden gegründet. Sie unterstehen innerhalb des „SS-Wirtschaftsverwaltungshauptamtes“ (WVHA) dem „Hauptamt Wirtschaft und Verwaltung“ sowie dem „Hauptamt Haushalt und Bauten“ und damit SS-Obergruppenführer und General der Waffen-SS Oswald Pohl. Im März 1942 wird die IKL in die Amts-

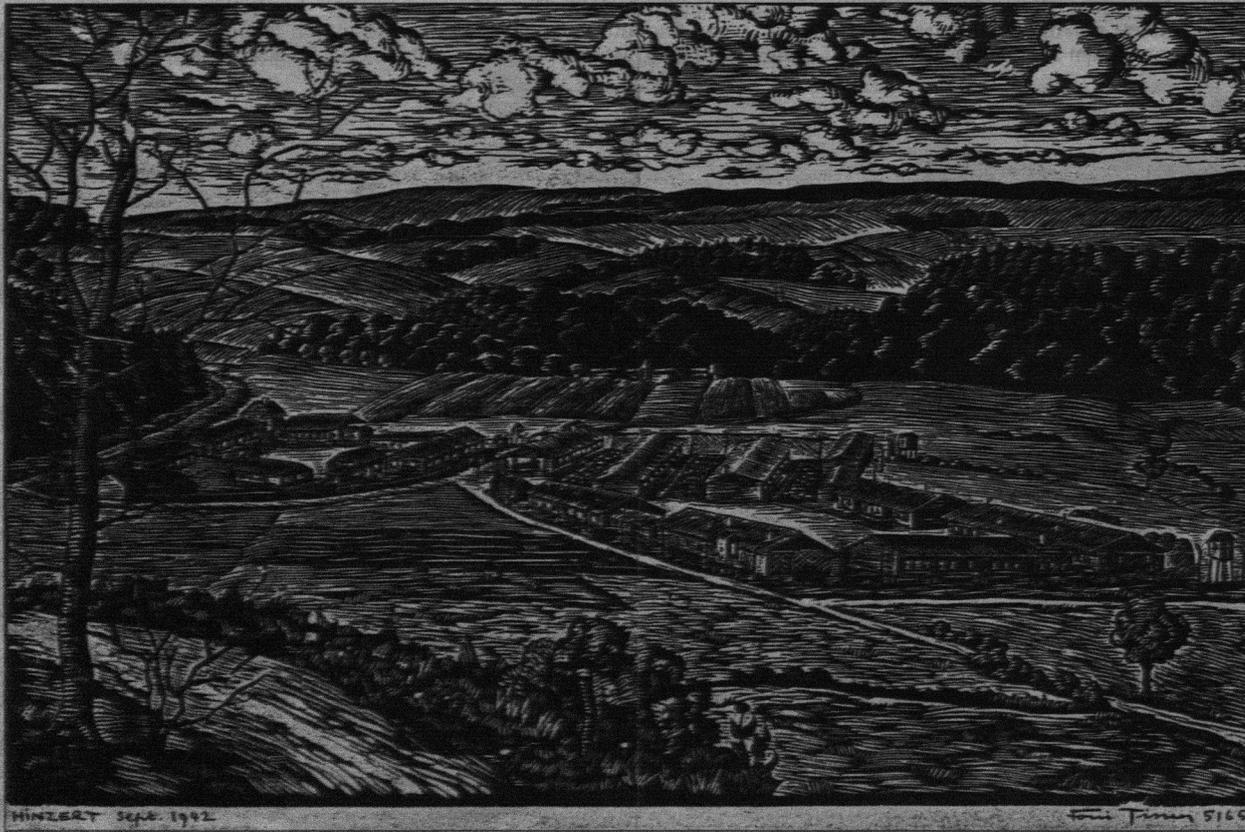


Die „Todesstiege“ im Steinbruch von Mauthausen.

gruppe D des WVHA eingegliedert. Die SS herrscht nun völlig zügellos über ihr Lagersystem. Mit der ökonomischen Nutzung der KZ-Häftlinge rücken die beiden Begriffe der „Arbeit“ und der „Vernichtung“ näher. Sie lösen die pervertierte Idee des korrigierenden Strafvollzugs der ersten Kriegsjahre ab. Zwangsarbeit und Völkermord werden nun gleichzeitig ausgeführt. Himmler sieht in den KL ein „Arbeitskräftereservoir“, das es rücksichtslos auszuschöpfen gilt. An „billigen“ Arbeitern fehlt es wahrlich nicht. Die Zahl der Insassen steigt dramatisch. Von September 1942 bis August 1943 verdoppelt sich ihre Zahl auf mehr als 224 000! Ab September 1942 können KL-Häftlinge auch

an „kriegswichtige“ Rüstungsunternehmen „vermietet“ werden. Es ist dies auch der Beginn der Verstrickung deutscher Traditionsbetriebe in den Völkermord. So entstehen die berüchtigten Außenkommandos. Aus ihnen entwickelt sich schließlich ein ganzes Netz von Nebenlagern, die vom Hauptlager oder Stammlager gesteuert werden. Die Zwangsarbeit führt zu einer erbarmungslosen Verschlechterung der Haftbedingungen.

Parallel zu dieser Entwicklung wird der rassistisch gesteuerte Vernichtungsgedanke bis zur letzten tödlichen Konsequenz ausgeführt. Vernichtungslager entstehen im Osten. Sowohl Majdanek als auch Birkenau werden im Laufe der Monate zu regelrechten Vernichtungsstätten. Durchdachte Tötungssysteme, Gaskammern mit angegliederten Krematorien werden gebaut. Majdanek entwickelt sich zu einer Tötungsfabrik. Die Zahl der hier Ermordeten wird auf 170 000 bis 200 000 geschätzt. Darunter sind auch 90 000 Juden. In nur zwei Tagen, am 3. und 4. November 1943, massakrieren SS-Verbände den größten Teil der jüdischen Bevölkerung des Distriktes Lublin. 40 000 bis 43 000 Menschen kommen ums Leben. In Majdanek sterben zwischen 17 000 und 18 000 Juden. Alle 8 000 jüdischen Internierten werden ermordet. Die Häftlinge müssen ihr Massengrab selber ausheben. Nachdem sie sich entkleidet haben, müssen sie in den Graben hinabsteigen, sich mit dem Kopf nach unten auf die Leichen legen und den Genick- oder Schädelschuss abwarten. Die Nazis nennen dieses Verbrechen zynisch „Erntefest“.



HINZERT Sept. 1942

Das SS-Sonderlager Hinzert.

Vernichtung und Zwangsarbeit

1943 kommt es zu einer letzten Ausweitung des KL-Systems. Das holländische KL Herzogenbusch entsteht. Die SS kontrolliert mehr als 20 Lager. Zwischen Juni und September übernimmt das WVHA sämtliche jüdischen Ghettos, das Gestapo-Gefängnis in Warschau, sowie zwei Zwangsarbeitslager für Juden. Sie werden in selbstständige Konzentrationslager umgewandelt: Riga, Kaunas, Vaivara, Warschau und Plaszow.

Frühjahr 1944. Das deutsche Reich bäumt sich zum letzten Akt auf. Die Rüstungszahlen sprießen wie nie zuvor in die Höhe. Der Grund dafür: Wegen der intensiven alliierten Bombardierungen deutscher Städte werden zahlreiche Fabriken in unterirdische Einrichtungen verlegt. Der Bedarf an Arbeitskräften steigt. Himmler kann nicht mehr am alten Prinzip, das Reichsgebiet „judenfrei“ zu machen festhalten. Die vorrückende Rote Armee zwingt ihn, einen Teil der ungarischen Juden von Auschwitz in Lager auf deutschem Boden zu transferieren. Darüber hinaus räumt das WVHA die baltischen Lager. Auch diese Juden werden ins Reichsgebiet überführt. Mehr als 10 000 jüdische Häftlinge gelangen so nach Deutschland.

Die Konzentrationslager sind dramatisch überfüllt. Im letzten Kriegsjahr bläht sich die Zahl der Nebenlager erheblich auf. Im August 1944 befinden sich mehr als 524 000 Menschen in der Gewalt der Lager-SS. Fünf Monate später sind es 715 000! Dementsprechend werden die Lebensbedingungen immer bedrohlicher. Die Zwangsarbeit nagt die völlig entkräfteten Körper der Häftlinge bis auf die Knochen ab. Die Verpflegung schrumpft auf ein absolutes Minimum. Misshandlungen stehen an der Tagesordnung. Ein Massensterben noch nie bekannten Ausmaßes setzt ein.

Erst jetzt bilden sich innerhalb des bestehenden Systems verschiedene Lagertypen. Zwischen Mai und Oktober 1944 erreicht der Genozid im Vernichtungslager Auschwitz-Birkenau seinen Höhepunkt. In der „Ungarn-Aktion“ werden hier schätzungsweise 350 000 der insgesamt 458 000 ungarischen Juden binnen weniger Wochen ermordet. Das „Theresienstadter Familienlager“ sowie sämtliche Zigeunerlager werden liquidiert. Im August beginnt man mit der Vergasung der aus dem Ghetto Lodz stammenden Juden.

Der ständig wachsende Bedarf an Arbeitskräften erklärt, dass, von den Stammlagern oder Hauptlagern ausgehend, immer mehr Nebenlager entstehen. Ende 1943 sind es 186; im Juni 1944 341 und im Januar 1945 662. Manche schließen sich zu umfangreichen Komplexen zusammen. Die Arbeitsbedingungen sind extrem belastend. Bei den Zwangsarbeitern liegt die Produktivität unter 15 % derer freier Industriearbeiter! Es bilden sich vor allem zwei Arten von Außenlagern: das „Baulager“ und das „Fabriklager“. Die Todesrate in den „Baulagern“ ist dramatisch hoch. Besonders die Arbeit in den Steinbrüchen fordert unzählige Menschenleben. Neben den Vernichtungslagern (z. B. Auschwitz-Birkenau), den Stammlagern (z. B. Natzweiler) und den Außenlagern (z. B. Thil), erscheinen zwei neuartige Formen: das „Sterbelager“ und das „KZ der Verlagerungsprojekte“.



Eine Ansicht des KZ Natzweiler-Struthof: im Hintergrund das Krematorium.

Bei den „Sterbelagern“ handelt es sich um Todeszonen innerhalb der Hauptlager und der Außenlager. Hier siechen Häftlinge durch bewusste Unterversorgung dem Hunger-, Kälte-, Durst- oder Seuchentod entgegen. Bergen-Belsen entwickelt sich dabei zu einem eigenständigen, riesigen Sterbelager!

Die „KZ der Verlagerungsprojekte“ entstehen 1944. In der Endphase des Krieges klammern sich die Nazis zunehmend an wahnwitzige Vorstellungen eines verklärten „Endsiegels“. Hitler und seine Satrapen vertrauen der Produktion neuartiger Waffensysteme und dem Bau riesiger Bunkeranlagen. So entstehen die „Verlagerungsprojekte“. Sie werden von Speers Rüstungsministerium koordiniert und, sei es mit privaten Industriebetrieben, sei es mit der „Organisation Todt“ (OT) oder mit der SS, ausgeführt. Die Konkurrenz ist groß.

Im konkreten Falle der Herstellung so genannter „Vergeltungswaffen“ (V-Waffen) greift Speer auf Himmlers „Arbeitsreservoir“ zurück. Bereits 1943 be-

schließt man, das dem KL-Buchenwald unterstellte Außenlager Mittelbau-Dora zur Produktion der Fernlenkrakete des Typs A4 oder „V2“ auszubauen. Eine eigens gegründete Firma, die „Mittelwerk GmbH“, soll die wirtschaftliche Produktivität steigern. Dem Chef der Amtsgruppe C des WVHA, Hans Kammler, obliegt die Leitung dieses besonderen Unternehmens. Das KZ Mittelbau-Dora wird somit zum Modell für andere „Verlagerungsprojekte“. Etwa die Hälfte der insgesamt 480 000 „arbeitsfähigen“ KZ-Häftlinge ist Ende 1944 in solche Projekte eingebunden. Die andere Hälfte schuftet sich als Zwangsarbeiter in privaten Betrieben zu Tode.

„Evakuierung“: Schrecken ohne Ende

Im Hintergrund des zusammenstürzenden „1000-jährigen Reiches“ nimmt die Tragödie um das Schicksal der NS-Opfer in den Konzentrationslagern seinen erbarmungslosen Lauf. Das Herannahen der Alliierten, der

Roten Armee im Osten, der amerikanischen-britischen Armeen im Westen, zwingt das WVHA zum Handeln.

Die Lager in Feindesnähe müssen geräumt werden. Während Hitler selbst vom Prinzip ausgeht, dass kein einziger KZ-Häftling in gegnerische Hände fallen darf, versucht der Reichsführer SS seit Mitte des Jahres 1944, Kontakt mit den Westmächten aufzunehmen. Er hofft auf einen Separatfrieden. Die jüdischen KZ-Häftlinge werden zu lebenden Geiseln, auch wenn zeitgleich der Genozid in Auschwitz ungeahnte Ausmaße annimmt. Schließlich befiehlt Himmler im Oktober/November 1944, die Juden wie alle anderen Gefangenen zu behandeln und die Vergasungen einzustellen. Die Lage ist äußerst konfus.

Der „A-Fall“ ist eingetreten! Seit Juni 1944 hat Himmler den zuständigen „Höheren SS und Polizeiführern“ (HSSPF) das Kommando über die Konzentrationslager im Falle eines Häftlingsaufstandes oder dem Herannahen der feindlichen Trup-

pen („A-Fall“) übertragen. Die Steuerung der „Evakuierungen“ ist sehr schwierig. Die HSSPF können keineswegs eigenmächtig handeln. Zusammen mit den einzelnen Lagerkommandanten bleiben sie an die Richtlinien der Amtsgruppe D des WVHA gebunden. Anschließend müssen sie sich noch mit den jeweiligen Gauleitern, den neu ernannten Reichsverteidigungskommissaren, absprechen.

Die Räumung der Schreckenslager verläuft nach einer Reihe von Plänen, die im Vorfeld auf verschiedenen Ebenen festgehalten worden sind. Die grausamen und bestialischen Verbrechen, die in dieser Phase an den völlig ausgelieferten Opfern verübt werden, gehen auf das Konto zahlreicher Befehlshaber und Einzeltäter. Die „Evakuierung“ gliedert sich in drei Phasen: Frühjahr bis Herbst 1944; Januar bis März 1945 und März bis Mai 1945

Phase 1: Zwischen April und Oktober 1944 werden Majdanek sowie die baltischen Lager und das KL Herzogenbusch und Natzweiler geräumt. Aus dem Lagerkomplex Auschwitz wird ungefähr die Hälfte der 130 000 Häftlinge abgezogen und in Konzentrationslager im „Altreich“ verlegt. Die Insassen des Stammlagers Natzweiler werden entweder in andere Lager überstellt oder in eines der zahlreichen Nebenlager abgeschoben. Die Kommandantur wird schlussendlich Ende Februar/Anfang März 1945 nach Stuttgart verlegt.

Phase 2: Nach der russischen Offensive im Januar 1945 entscheidet der HSSPF Schmauser, den Lagerkomplex Auschwitz zu räumen. Zwischen dem 17. und dem 21. Januar werden mehr als 58 000 Häftlinge nach Westen verschleppt. 9 000 schwer erkrankte Häftlinge bleiben zurück. In den kilometerlangen Kolonnen werden diejenigen, die zu schwach sind und nicht mit dem Tempo mithalten können, rücksichtslos ermordet. SS-Sondereinheiten schließen von hinten auf, um alle Nachzügler oder Flüchtenden zu beseitigen. Schätzungsweise 15 000 Menschen, meist Juden, sterben qualvoll.



Erinnerung an die jüdischen KZ-Opfer in Mauthausen.

Die nationalsozialistischen Konzentrationslager

Im KL Gross-Rosen und in seinen Nebenlagern ist die Lage Anfang 1945 katastrophal. Die Räumung dauert mehrere Monate. Hier ist es sehr schwierig, genaue Opferzahlen anzugeben. Man kann von etwa 9500 Toten unter den 11 000 „Evakuierten“ ausgehen. Die Gefangenen kommen nach Buchenwald, Mittelbau, Flossenbürg, Mauthausen oder Bergen-Belsen.

Ein besonders grausames Verbrechen wird bei der Auflösung des KL Stutthof begangen. Seit Mitte Januar 1945 treibt die SS tausende von Menschen aus Ostpreussen nach Norden. Bei Palmnicken, einem kleinen Küstenort an der Ostsee, kommt es zu einem blutigen Massaker, bei dem mehr als 5 000 mehrheitlich jüdische Frauen in die eisigen Fluten getrieben, erschlagen oder erschossen werden! Mehr als 85 % der Häftlinge aus dem KZ Stutthof überleben die Todesmärsche nicht. Eine genaue Zahl ist nicht feststellbar.

Infolge dieser gigantischen Menschenströme sind die Konzentrationslager im Reichsinnen völlig überfüllt. Von Januar bis April 1945 nutzt die Lager-SS die Zeit, um „gefährliche“ oder „marschunfähige“ Häftlinge zu liquidieren. Erschießungen, Vergasungen, Gifteinjektionen sind an der Tagesordnung. Allein in Sachsenhausen werden im Februar und März 1945 4 000 Gefangene ermordet. Es werden Pläne geschmiedet, die darauf hindeuten, sämtliche verbleibenden Häftlinge umzubringen. In Dachau denkt man sogar über einen Bombenangriff (Operation „Wolkenbrand“) nach.

Diese Katastrophe wird durch Himmlers Einlenken im März 1945 verhindert. Er gibt den Lagerkommandanten der restlichen KL den Befehl „dass kein Jude mehr auf irgendeine Art und Weise zu Tode kommen dürfe und dass die Sterblichkeit der Häftlinge insgesamt mit allen zur Verfügung stehenden Mitteln zu bekämpfen sei.“ Diese so genannte „Märzvereinbarung“ sorgt für allerhand Verwirrung in den Reihen der Nazi-Scheren. Der Reichsführer-SS glaubt noch immer an ein Arrangement mit den westlichen Alliierten. Ein Trugschluss! Doch die Verhandlungen mit dem Internationalen Roten Kreuz und vor allem mit dem Präsidenten des Schwedi-

schen Roten Kreuzes, Graf Folke Bernadotte retten mehr als 20 000 Menschenleben.

Phase 3: An den Haftbedingungen ändert sich jedoch rein gar nichts. In der dritten Phase der „Evakuierung“ sind die hygienischen Zustände unvorstellbar schlecht. Von April bis Mai 1945 werden die Konzentrationslager im Innern des Reiches geräumt. Mittelbau-Dora und Buchenwald sind die ersten. In Buchenwald sterben zwischen 12 000 und 15 000 Gefangene während der Räumung. Am 15. April wird das Lager Bergen-Belsen den britischen Truppen übergeben. Dieser einzigartige Vorgang veranlasst die SS, sämtliche Konzentrationslager aufzulösen. Tonnen von Akten werden verbrannt. Doch es gelingt nicht, die Spuren der Verbrechen wegzuwischen. Leichenberge prägen die Eindrücke der alliierten Befreier, als diese die meistens verwaisten Lager vorfinden.

Die SS-Leitung verharrt in ihrem Vorhaben, so viele Gefangene wie nur möglich zu verschleppen. Alle Bestrebungen des Internationalen Roten Kreuzes, die Konzentrationslager mit ihren Häftlingen zu übernehmen, scheitern im April 1945. In unvorstellbaren Gewaltmärschen werden die ausgehungerten und geschwächten Häftlinge aus den Lagern getrieben. Auf diesen „Todesmärschen“ werden zehntausende Menschen einem ungewissen Schicksal ausgesetzt. Wer nicht evakuiert werden kann, wird liquidiert. Diese Parole wird in ihrem weitmöglichsten Sinne ausgelegt und ausgeführt. Die „Evakuierung“ erfolgt über zwei Routen.

Route 1: Im Süden, dem Zuständigkeitsbereich von Ernst Kaltenbrunner, seit Januar 1943 Chef des „Reichssicherheitshauptamtes“ (RSHA), der Sipo und des SD, treibt die SS die Gefangenen der KL Flossenbürg und Dachau in die Ötztaler Alpen, in Richtung „Alpenfestung“, einem nie fertiggestellten Phantasieprodukt der Naziideologen.

Die Zustände in den Lagern sind unbeschreiblich und chaotisch. Die SS macht in Flossenbürg 400 „reichsdeutsche“ Gefangene zu Lagerpolizisten! Epidemien breiten sich aus. Am 19. und 20. April treibt die Lagerführung 25 000 bis 30 000 Häftlinge

zu Fuß nach Dachau. Nur 6 638 Häftlinge erreichen ihren Bestimmungsort. Tausende irren in der Region herum.

Am 22. und 23. April setzt die Räumung des Stammlagers Dachau und seiner Nebenlager ein. Das Unterfangen endet in einem riesigen Chaos. Allein im Hauptlager werden 32 000 Häftlinge ihrem Schicksal überlassen. Amerikanische Truppen befreien sie am 29. April. Zuvor, am 26. April, zwingt die Lagerleitung 10 000 Menschen, einen mehrtägigen Fußmarsch in Richtung österreichische Grenze anzutreten. Ihre Bewacher machen sich in der Nacht zum 2. Mai aus dem Staub. 9 000 Überlebende sind frei...

Auch in Mauthausen dauert das Leiden der Häftlinge bis in die letzten Kriegstage. Die Lagerleitung geht mit äußerster Brutalität gegen die Häftlinge vor. Von Mitte Februar bis Ende April sterben 2 000 Menschen in der Gaskammer. In weniger als 6 Monaten kommen im Stammlager Mauthausen mehr als 45 000 Häftlinge ums Leben! Vom 3. auf den 4. Mai 1945 setzt sich die Lager-SS ab. Mauthausen ist frei. Das gilt jedoch nicht für alle Nebenlager.

Route 2: Im Norden wird das WVHA die Menschen aus den KL Sachsenhausen, Ravensbrück und Neuengamme über die so genannte „Festung-Nord“ wahrscheinlich nach Norwegen verschleppen. Um was es sich genau bei dieser „Festung-Nord“ handelt, bleibt unklar. Sicher ist nur, dass die SS die Gefangenen nicht preisgeben will. Die Marschrichtung führt folglich nach Schleswig-Holstein. Ob die Ostsee-Insel Fehmarn einer der Bestimmungsorte ist, ist schwer zu rekonstruieren. Auch ist nach wie vor nicht erwiesen, ob die SS in jenen Tagen ein neues Gefangenenlager in Südnorwegen oder in Schweden plant. Historiker vermuten, dass in den Wahnvorstellungen der führenden Köpfe des untergehenden Reiches wohl noch die Idee eines von Häftlingen für den „Endkampf“ erbauten letzten germanischen Bollwerkes geistert.

Am 20. April beginnt die Räumung des Lagers Sachsenhausen. Eine Woche später setzen sich Häftlingskolonnen aus Ravensbrück in Bewegung. Vertreter des Roten Kreuzes begleiten den Menschenstrom. Sie werden



KZ Mauthausen: Hinter dieser Pforte lauerte der Tod ...

Zeugen unvorstellbaren Leidens. Die herannahenden amerikanischen Truppen machen dem Todesmarsch der Sachsenhäuser und Ravensbrücker ein Ende. Lübeck wird nie erreicht. Zahlreiche Wachmänner flüchten. So gelangen die KZ-Häftlinge nach und nach in ihre Freiheit. Nachdem Anfang April 1945 die ersten Außenlager des Lagerkomplexes Neuengamme „evakuiert“ worden sind, beginnt man am 19. April, 9 000 Gefangene des Stammlagers abzuziehen. Im Hafen von Neustadt wird am 1. Mai ein großer Teil von ihnen auf drei Schiffe verladen. Auch Häftlinge aus Stutthof treffen hier ein. Der Bestimmungsort ist unbekannt. Am 3. Mai greift die RAF fälschlicherweise diese Schiffe in der Lübecker Bucht an...

In den letzten Kriegswochen sterben zwischen 30 % und 50 % der 700 000 KZ-Insassen auf den Todesmärschen oder in einem der Sterbelager.

Eine Bilanz ...

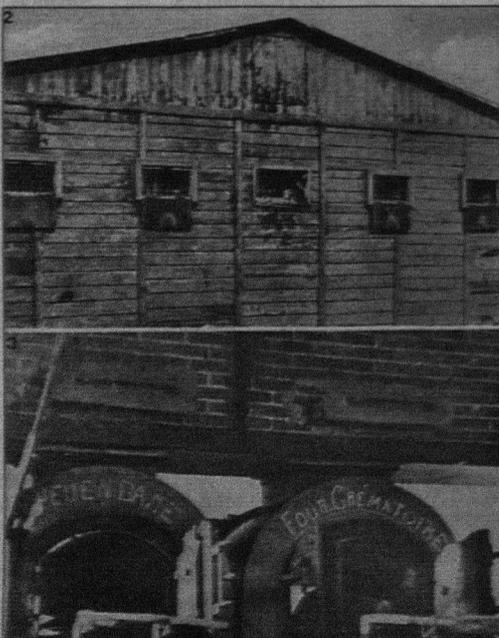
Zwischen 1,8 und 2 Millionen Menschen werden in einem der NS-Konzentrationslager ermordet. Besonders in der 2. Kriegshälfte bringen die katastrophalen Haftbedingungen tausenden von Häftlingen den Tod.

Die Lehrhaftigkeit des wohl dunkelsten Kapitels der Menschheitsgeschichte ist schier unermesslich. Hier wurden sämtliche Maßstäbe der Abartigkeit gebrochen und sämtliche morali-

schen Schranken eingetreten. Noch nie zuvor hat die menschliche Perversion jegliche ethischen Grundsätze so konsequent, so bewusst, so gewollt zerstört. Noch nie wird im Namen eines Volkes, eines Staates, einer Ideologie gemordet. Eigentlich ist das Wort „morden“ falsch. Innerhalb der Konzentrationslager schwindet der Tod zusammen mit der Menschlichkeit. „Eliminieren“, „ausmerzen“, „ausrotten“ oder „auslöschen“ wären wohl die treffenderen Worte.

Das Foltern und das Abschlachten in den Konzentrationslagern und den Vernichtungslagern tragen einen industriellen Charakter. Jeder Schritt ist sorgfältig durchdacht und geplant: Die Vernichtung von Menschen verläuft nach Plan. Die Nazis zerstören die Menschlichkeit und somit das Individuum: der Häftling trägt keinen Namen mehr. Er wird zur Nummer. Sehnsüchte, Wünsche oder gar Gefühle werden ihm aberkannt. Eigentlich besitzt ein Häftling nicht einmal das elementarste und unantastbarste aller Rechte: das Recht auf Leben. Der ehemalige Kazetler Primo Levi spricht von der „Vertierung“. Die physische Vernichtung ist nur noch eine Frage der Zeit und vor allem der Willkür der Lager-SS oder der Kapos.

N.B.: Die Bezeichnung KL ist die amtliche Abkürzung eines Konzentrationslagers; das Kürzel KZ gehört der Umgangssprache an.



106 000 Männer, Frauen und Kinder aus 28 Nationen waren im KZ Hamburg-Neuengamme inhaftiert. 55 000 überlebten die Haft nicht. Unser Photo zeigt eine Skulptur der Gedenkstätte, den Arrestbunker, in dem auch Hinrichtungen stattfanden, sowie die Sonderbaracke.

Nebenlager Ebensee nach der Befreiung. Die Luxemburger Häftlinge: Abbé Robert Maroldt, Jean-Pierre Kolbach, Georges Biwer, Pierre Lentz, Oscar Lewin, Jängi Weyer, Nicolas Berchem, Jängi Majerus und knieend Metty Dockendorf (v.l.n.r.)

Ein Beispiel der Lagerrealität

Das Konzentrationslager Natzweiler-Struthof

„Den Menschen zu vernichten ist fast ebenso schwer wie ihn zu schaffen ...“ (Primo Levi)

VON STEVE KAYSER

Die Geschichte des Lagers Natzweiler beginnt im August 1940. Die Lagerleitung des KL Sachsenhausen schickt 300 „reichsdeutsche“ Häftlinge nach Natzweiler. Sie haben die Aufgabe, hier ein Arbeitslager zu errichten. Es geht darum, den seltenen roten Granit in einem bereits bestehenden Steinbruch abzubauen. Am 1. Mai 1941 wird Natzweiler offiziell zum selbstständigen KL erklärt. Die ersten 150 Häftlinge treffen am 21. und am 23. Mai ein. Auch sie stammen aus Sachsenhausen.

Der Name Natzweiler-Struthof erklärt sich durch den Umstand, dass das Lager über dem Elsässer Dorf Natzwiller und neben einem ehemaligen Hotelkomplex, dem Struthof, errichtet wird. Der Standort ist ideal. In 800 Metern Höhe, etwa 50 km südöstlich von Straßburg, bettet sich die Folterstätte in ein wunderschönes Panorama ein. Niemand vermutet hier ein Konzentrationslager. Hier wird der lebensverachtende Zynismus der nationalsozialistischen Henker so deutlich wie nirgendwo anders. Das Lager scheint wie eine Welt für sich, eine unsägliche Realität in der Realität. Im Winter klirrende Kälte, im Sommer sengende Hitze, das sind die Lebens- und Arbeitsumstände der Häftlinge.

Natzweiler ist ursprünglich nur ein kleines KZ. 1941 zählt man 540 Gefangene. Im August 1942 wird Natzweiler zu einem Einweisungs- und Arbeitslager. 1 465 Häftlinge werden registriert. Für 3 000 Häftlinge konzipiert, scheint seine maximale Aufnahmekapazität im Laufe des Jahres 1943 überschritten zu sein. 4 808 Menschen sind nun auf engstem Raum eingepfercht. Im September 1944 wird die Lage noch prekärer. Man zählt zu diesem Zeitpunkt etwa 6 050 Inhaftierte! Seit Dezember 1942 entsteht ein weit gefächertes Netz an Außenkommandos. So bilden sich bis an den Neckar, bei Mosheim, und bis an die luxemburgische Grenze, bei Thil, mehr als 70 Nebenlager.

Natzweiler ist ein Männerlager. Die Häftlinge kommen aus ganz Europa: 35 % Polen, 25 % Russen, 14 % Franzosen. Auch 401 Luxemburger Widerstandskämpfer sind in Natzweiler registriert. Wir können heute davon ausgehen, dass insgesamt 52 000 Menschen im Lagerkomplex Natzweiler-Struthof gequält worden sind; 38 000 davon in einem der schrecklichen Außenlager. Man schätzt die Zahl der hier Umgekommenen auf 20 000! Im Hauptlager sterben schätzungsweise 3 000 Inhaftierte. Natzweiler gehört der Lagerstufe II an. Die Todesrate von 40 % macht das Ausmaß der Verbrechen, die hier begangen wurden, klar. 88 Luxemburger Patrioten kommen im Lagerkomplex Natzweiler ums Leben.

In mehr als 85 % der Fälle ist der Haftgrund politisch motiviert. Ab Juni 1943 strömen die so genannten NN-Häftlinge aus Norwegen, Italien und Frankreich ins Lager Natzweiler. Bis August 1944 werden schätzungsweise 2 438 dieser besonderen Kategorie im Stammlager



Der „Fossé aux cendres“.

passieren. Die jüdischen Gefangenen machen etwa 20 % aus. Nach der „Evakuierung“ des Hauptlagers, im September 1944, wurden auch jüdische Frauen mit einbezogen.

Die Lebensverhältnisse im Hauptlager sind unbeschreiblich hart. Die Häftlinge sind der Willkür der Lager-SS ausgeliefert. Ein KZ-Häftling hat keinen Anspruch auf Individualität. Seine Persönlichkeit wird ihm aberkannt. Er erhält eine im Numerbuch festgehaltene Registriernummer. Außer seiner Strümlingskleidung, einem Löffel und einem Essnapf besitzt er nichts mehr. Bis zu sieben Männer müssen sich eine Holzpritsche in einer der 17,44 Meter langen Baracken teilen. Jede Baracke hat ihren Blockwart oder Kapo. Er ist verantwortlich für sämtliche Insassen seiner „Stube“. Die Lager-SS greift für diese Aufgabe ganz oft auf Schwerverbrecher zurück. Die Kapos gehen rücksichtslos mit den ihnen ausgelieferten Opfern um. Als Belohnung

wird ihnen eine privilegierte Stellung innerhalb der Lagerhierarchie garantiert: eine bessere Verpflegung und eine eigene Bude mit Ofen.

Der Tagesablauf ist sehr anstrengend. Im Winter werden die Gefangenen um 6 Uhr geweckt; im Sommer um 4 Uhr. Sie müssen sich dann schnell mit eiskaltem Wasser waschen, bevor sie „Kaffeersatz“ mit einem Stück altem Brot zum Frühstück erhalten. Anschließend treten sämtliche Insassen zum Morgenappell an. Hier wird abgezählt. Da die Häftlingszahl mit der des letzten Abendappells übereinstimmen muss, werden auch die Toten mitgeschleppt und mitgezählt.

Ein „normaler“ Tag in Natzweiler kann bis zu 15 Stunden dauern. Jeder Häftling wird einem Arbeitskommando zugeteilt. So werden auch Häftlinge für verwaltungstechnische Aufgaben abgezogen. Es gibt eine Stunde Mittagspause. Das Mittagessen besteht aus einer unnährhaften Wasserbrühe. Danach

folgt der Mittagsappell. Jedes Vergehen, sei es auch noch so unwichtig, wird bestraft. Gebüll, Gewalt, Schläge und ständige Todesangst gehören zum Lageralltag.

Den Foltermethoden sind in Natzweiler keinerlei Grenzen gesetzt. Essensentzug oder Prügelbock, Einzelarrest oder Genickschuss sind nur ein paar Beispiele für die Bestialität des Wachpersonals. Manchmal treibt die SS Häftlinge in den elektrisch geladenen Drahtzaun, der das Lager umgibt. Sie nennt dies „Hasenjagd“. Oft hetzt sie Hunde gegen die wehrlosen Opfer. Wenn ein Häftling am Würgegalgen gehängt wird, tritt die gesamte Belegschaft an. Der grausige Mord dient der Abschreckung. Seit Oktober 1943 funktioniert auch ein lagereignetes Krematorium. Hier werden die unzähligen abgemagerten Leichen verbrannt. Die Angehörigen können die Asche ihrer „Verstorbenen“ bei der Lagerverwaltung für teures Geld kau-

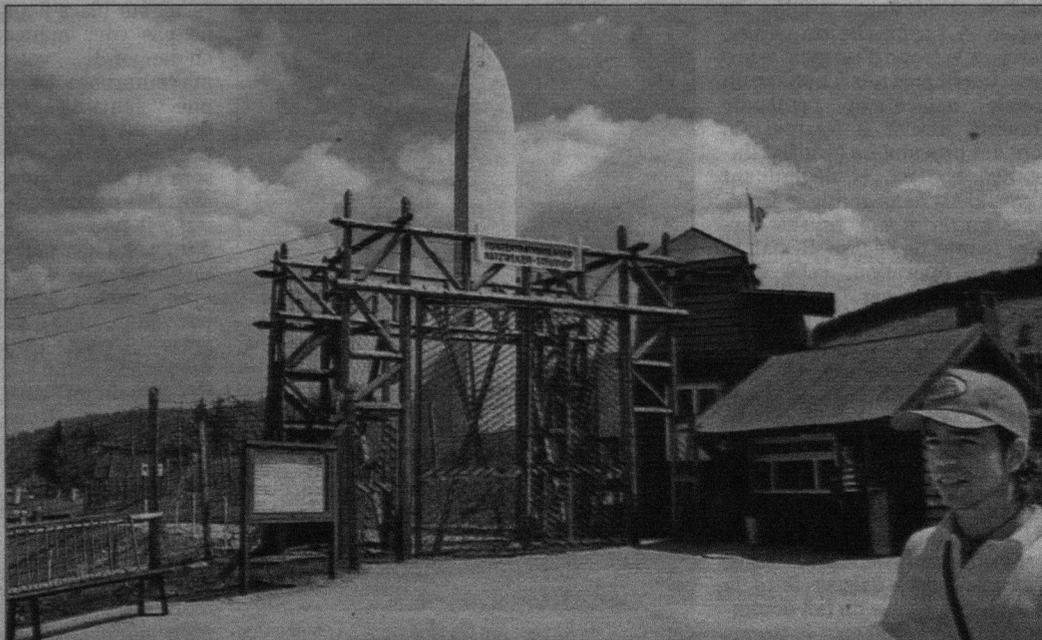
fen. Doch die SS-Männer machen sich einen Spaß daraus, die Tonurnen mit irgendwelchen verkohlten Überresten oder Abfällen zu füllen. Die meisten Aschen lassen die Lagerkommandanten in einen Graben, dem „Fossé aux Cendres“ kippen. Ihre Verachtung geht sogar soweit, dass menschliche Überreste vor dem Lagereingang verstreut werden. Noch heute erinnert ein Mahnmal an diese Untat.

In Natzweiler führen drei renommierte Ärzte der medizinischen Fakultät der Universität Straßburg, Professor August Hirt, Professor Eugen Haagen und Professor Otto Bickenbach, medizinische Experimente an Gefangenen durch. Hirt ist der Verantwortliche des Anatomischen Institutes der Universität Straßburg. 1942 erteilt ihm Himmlers pseudo-wissenschaftliche Einrichtung „Ahnenerbe, Institut für wehrwissenschaftliche Zweckforschung“ den Auftrag, eine Sammlung menschlicher Skelette von jüdischen KZ-Häftlingen zu erstellen. Hirt wendet sich zunächst an das Lager Auschwitz. Da dieses jedoch von einer Epidemie heimgesucht wird, werden im Sommer 1943 115 Internierte nach Natzweiler überführt. Unter ihnen befinden sich auch 30 jüdische Frauen.

In Natzweiler hat man inzwischen im alten Hotelkomplex, dem Struthof, eine Gaskammer außerhalb des eigentlichen Lagers eingerichtet. Im August 1943 vergast die SS 86 Menschen! Ein Teil der Leichen wird im Sezierraum des Krematoriums zerlegt und an die Universität weitergeleitet, wo amerikanische Soldaten sie im September entdecken. Hirt, Bickenbach und Haagen experimentieren unter anderem mit verschiedenen Kampfgasen. Die meisten Versuchspersonen sterben unter Höllenqualen. Haagen injiziert Typhuserreger und versucht so, ein neues Serum zu testen. Hunderte von Toten gehen auf das Konto seiner perversen Versuche.

Als US-Truppen im September 1944 das Lager Natzweiler betreten, ist dieses längst geräumt. Aber die meisten Nebenlager funktionieren noch immer. Sie werden von Stuttgart aus geleitet. Dies bedeutet für tausende von Häftlingen weiteres Leiden und Sterben. So sollen sich unter dem Decknamen „Eisbär“ im Außenlager Kochendorf 1 000 KZ-Gefangene am Bau einer riesigen Rüstungsfabrik in einem Salzbergwerk beteiligen.

Viele erleben das Ende des Schreckens erst im Mai 1945. Für so manchen ist es dann schon zu spät. Trotz aller Gewalt und allen Erniedrigungen gelingt es der Lager-SS nicht, den Menschen im Menschen zu vernichten. Der ehemalige Luxemburger KZ-Häftling Metty Barbel schildert seinen Eindruck von einer Exekution in Natzweiler mit den folgenden Worten: „Ecce homo! Geschunden, gepeinigt, zum Skelett ausgehungert erwartet er reglos die Erlösung. Um seinen Peinigern und Mördern zu zeigen, dass er den Tod nicht fürchtet, versucht er, das ausgedörrte, gesenkte Haupt zu heben. Doch die Kraft fehlt.“



Der Lagereingang heute.

Une libération inhabituelle

Nous reproduisons ci-après un extrait des *Mémoires* de Christian Calmes (1913-1995) qui paraîtront prochainement sous le titre «Souvenirs et Témoignages – Au service du Pays et de l'Europe». Christian Calmes, avocat à l'époque de l'invasion allemande, s'était fait embaucher comme ouvrier agricole à la ferme de la famille Von Roesgen au Carlshof près de Colmar-Berg. Pour avoir aidé à faire passer en Espagne deux aviateurs américains qui l'avaient abordé sur un champ alors qu'il conduisait son attelage de labour, il fut incarcéré à Hinzert en octobre 1943, et plus tard assigné au travail forcé, successivement aux champs d'aviation de Zweibrücken et au Fliegerhorst de Langendiebach. Ce dernier situé à l'est de Francfort, dans la plaine du Main, aux confins de Hanau, a servi durant la guerre de base à l'escadron de chasseurs de nuit (JU-88) ainsi que des planeurs utilisés dans la guerre contre la Russie. Il fit l'objet de plusieurs bombardements intensifs alliés, en septembre, novembre et enfin le 24 décembre 1944. Le but en fut notamment de détruire la piste et d'empêcher, entre autres, le décollage de trois nouveaux avions à réaction (ME-262) stationnés sur la base. Christian Calmes, dans ses mémoires relate les circonstances qui l'ont amené à s'évader pour échapper à l'«Endlösung», préconisée pour faire disparaître les prisonniers politiques à l'approche des troupes américaines. Avec ses compagnons d'infortune, Albert Kuhn de Diekirch et Misch Wampach d'Ettelbruck, ils s'évadèrent le 9 février 1945 et purent se réfugier dans la maison d'un gardien civil allemand du camp, opposé au régime, afin d'attendre l'arrivée de l'armée américaine qui les libérera fin mars. Un escadron américain, en route pour Reims, les ramena sains et saufs à Luxembourg le 2 avril 1945. D.C.

Le 9 février 1945: la fuite

«...Depuis des semaines nous mûrissions notre évasion. L'idée de l'évasion fut prise le jour où l'Obergefreiter Paul me raconta avoir entendu les SS discuter du sort des détenus en cas de danger imminent. Ils ont l'intention de vous liquider dans les fossés de drainage. Ni vu ni connu. Je me le tins pour dit. Un jour le contremaître m'expliqua où se trouvait sa maison, pas loin de l'école et de l'église d'un village au bout de la plaine inondée. Au moment de la fin essaye de venir chez moi, m'avait-il dit. A tort ou à raison je n'osais plus lui reparler de sa proposition de peur qu'il ne change d'avis, mais jour après jour je ruminais mon plan: je le mettrai devant le fait accompli. On s'évaderait à plusieurs la nuit de Noël. Au cours des travaux de déblaiement nous avions mis la main sur une boussole, une carte, deux cisailles et un ciseau pour sectionner la clôture. On chercherait à atteindre le village en prenant par les prairies inondées. Les Alliés semblaient vouloir percer le front du côté d'Aix-la-Chapelle. S'ils s'y mettaient, ils pourraient atteindre le Rhin dans quelques semaines.

L'offensive von Rundstedt bouleversa tous nos plans et les succès retournèrent la population – sauf l'Obergefreiter rhénan et le contremaître socialiste inébranlables dans leur conviction que l'Allemagne avait déjà perdu la guerre et que c'était très bien ainsi. Devant l'ampleur de l'opération que nous avions du mal à mesurer et à suivre, même avec un décalage de quelques jours, une partie du mois de janvier passa, puis nous sûmes que l'offensive allemande avait échoué. Néanmoins une ombre pesait sur cette bonne nouvelle: les opérations s'étaient déroulées sur un axe Echternach-Bastogne. Ainsi notre pays était devenu un champ de bataille. Nous reprîmes aussitôt nos préparatifs. Sur le plan de la décision c'était clair: mourir pour mourir, il valait mieux essayer de s'évader. Même en cas d'échec il ne serait pas dit qu'on s'était laissé mener à l'abattoir. Nous pesions le pour et le contre. Plus le jour de l'évasion approchait, plus nous prenions conscience du risque: la mise à mort, attaché au pilori devant la baraque, l'agonie par la faim et la soif, ou l'exécution par balles dans les bois. Le camp par contre était un havre de sécurité relative, la chaleur des fourneaux, la présence des camarades, la ra-

tion de pain. L'évasion ne pouvait mener que vers la liberté ou la mort. Le jour J était fixé au 9 février à 19 heures...

...Le jour était venu, peu de lune, mais assez pour s'orienter, pas de pluie. L'heure était fixée à 19 heures car au cours de nos longues observations nous avions constaté que les postes de garde, des Volksdeutsche de Roumanie qui ne parlaient pas l'allemand, poussés eux aussi par la faim, descendaient de leur mirador quelques minutes avant 19 heures pour se rapprocher des cuisines. Quand ils furent descendus de leur tour, nous faisons claquer la porte de la baraque suivant un rythme convenu pour couvrir le bruit du sectionnement des fils. La clôture électrique n'avait jamais fonctionné, mais dans les barbelés le tunnel devait être de façon que personne ne se prenne complètement dans les fils dans l'affolement. Après les barbelés, il fallait franchir un fossé d'eau rempli à hauteur d'homme. C'était un petit problème pour notre épicière de Diekirch qui ne savait pas nager. Longue fut notre marche à travers la plaine inondée; je tenais au-dessus de ma tête un mouchoir avec toute notre fortune: l'argent, les cartes d'alimentation, les photos de ma femme et des enfants et quelques lettres. Je marchais devant et à tout bout de champ je m'enfonçais dans les fossés de drainage. Peu à peu nous nous approchions du village du côté des potagers. Je distinguai la tour de l'église et la forme trapue de l'école. A l'approche du village, derrière le tronc d'un gros arbre nous tombâmes nez à nez sur un couple enlacé et j'entendis l'homme dire à la femme: «Ce sont des prisonniers évadés. Halletants, boueux, et déglutinant d'eau, mais sans sentir le froid, nous reprîmes nos esprits derrière le mur de l'église. Restait la dernière opération, celle dont tout dépendait car l'alerte pouvait être déclenchée à tout moment; nous n'avions pas de montre mais sans doute avions-nous pataugé pendant près de deux heures. Dès la découverte de l'évasion le plan de quadrillage serait déclenché: tous les carrefours des routes des alentours seraient occupés.

Il fallait donc ouvrir la grille du jardin du contremaître, sonner à la porte puis laisser faire la providence. L'idée du fait accompli avait été la mienne, je devais donc sonner. Une vieille femme entrebâilla la porte.



Christian Calmes, peinture à l'huile par Edmond Goergen.

– Madame Schreiber, dis-je. Je suis un ami de votre mari. Laissez-moi entrer cette nuit.

Deux jeunes femmes sorties de la cuisine s'étaient rapprochées de la porte. Le vieux Schreiber demeurait au fond de la cuisine. La vieille femme me regardait de haut en bas, vit la flaque d'eau à mes pieds et demanda d'une voix blanche:

– Vous vous êtes évadés?

– Oui, fis-je.

Après un bref regard sur les deux filles et sur le père qui approuvait de la tête, elle libéra la porte.

– Merci Madame. Le bon Dieu vous revaudra ça, mais je ne suis pas seul. Deux copains sont cachés dans le fond du jardin.

– Entrez quand même.

La cache

Nous étions sauvés du moins pour les recherches, les patrouilles et les barrages. Les femmes nous firent à manger, apportèrent des vêtements chauds, des lainages, installèrent des matelas et des coussins dans un petit salon et à bout de forces nous pûmes nous endormir. Au



Christian Calmes avec son fils aîné Dony à la ferme Von Roesgen peu de jours avant son arrestation en octobre 1943.

bout de quelques heures nous fûmes réveillés en sursaut par un brouhaha de voix et des cliquetis d'armes. Le cœur battant nous vîmes par les persiennes une douzaine de soldats que fort heureusement un camion vint ramasser peu après pour les emmener ailleurs...

...La deuxième fois dans l'espace de douze heures j'allais jouer le tout pour le tout. Chantage ou pas chantage, Paris vaut bien une messe, pensais-je. Mais j'étais gêné de devoir tromper les braves gens qui avaient risqué leur vie en donnant asile à des politiques, des «terroristes». Après les pommes de terre de midi je demandai à la «vieux» si je pouvais lui parler en tête-à-tête...

...Madame, je voudrais être aussi honnête avec vous que vous l'avez été avec nous. Il ne nous sera pas possible de partir dans les premiers jours. La région est trop surveillée. Si on se fait prendre rasé comme nous sommes, on nous livrera à la Gestapo. La Gestapo, j'en connais les méthodes et il n'est pas sûr que nous pourrions résister à leurs tortures. Je crois qu'il vaut mieux

rester sur place pour ne pas vous mettre en danger de..., vous me comprenez. Dans une semaine ou deux, au plus dans trois semaines ce sera fini. Si vous avez des pommes de terre il nous suffira d'un seau de pommes cuites à l'eau avec leurs pelures par jour. Pas de graisse, c'est trop dangereux. S'il n'y a pas de pain on saura s'en passer. Nous pourrions tenir au régime des seules pommes de terre. Dès la libération les Américains nous aideront à rentrer le plus vite possible dans notre pays où nous sommes attendus. Ce sera au moment où commence-

ront vos épreuves que vous aurez, à 250 kilomètres vers l'Ouest, des amis qui, en souvenir de ce que vous avez fait pour eux, vous aideront à traverser des épreuves plus graves que celles que vous connûtes après 1919. Si vous voulez je vous signe une reconnaissance de dette. Comme l'argent n'aura plus de valeur, je peux vous la libeller en denrées alimentaires.

Le regard posé sur moi elle m'avait écouté en silence, puis après un moment de réflexion, elle réagit.

– Oui, tout compte fait, il vaut mieux que vous restiez encore quelques jours...

Le 29 mars: l'arrivée des Américains

...Une nuit, il devait être trois ou quatre heures, Misch grimpa au grenier pour me réveiller.

«Tu n'entends rien? Des milliers de chars viennent vers nous. Dans quelques heures ce sera fini.»

Du grenier nous vîmes aux premières lueurs les chars se rapprocher du village...

...A Francfort, près de Hoechst, nous fûmes accueillis par le town major, un vieux militaire qui venait de perdre un de ses fils dans l'aviation.

A peine sortis du bureau du town major grandiosément installé dans la résidence du président de *Hoechst*, nous étions interrogés par des espèces de journalistes en uniforme. Ce qui les intéressait c'étaient les atrocités commises dans les camps. La vérité ne leur suffisait guère et il fallait en rajouter ce que je me refusais à faire pour ne pas alimenter la presse, les premiers fouilleurs de merde rencontrés après la libération.

Le 2 avril 1945: le retour vers Luxembourg

Le départ était fixé à sept heures et nous fûmes conduit vers la colonne dont les hommes nous attendaient, avec l'impatience du permissionnaire, depuis une heure parce que les montres avaient été avancées pendant la nuit.

«Special agents», dit notre guide à l'un des officiers.

A peine étions-nous calés dans un camion de l'intendance remplis de carton, que toute la colonne se mit en route.

...L'interminable colonne militaire traversa l'Eifel pendant des heures; elle devait rejoindre Reims pour le repos des guerriers, en passant par Luxembourg.

A Wasserbillig, je demandais aux gens rencontrés près du pont si la Ville de Luxembourg avait été détruite. Mais les miens n'étaient-ils pas à Pratz qui était dans l'axe de l'offensive Von Rundstedt.

A Clausen, la colonne s'arrêta pour nous laisser descendre du camion puis elle se remit en marche pour contourner la ville par les faubourgs. Par la longue enfilée nous voyions les tours de la cathédrale, de Saint-Michel. Notre baluchon sur le dos nous marchions vers le symbole concret de la patrie, vers notre ville, la première ville restée debout sur les 200 kilomètres parcourus.

Le cauchemar était fini, si tous les nôtres s'étaient tirés d'affaire. Il avait duré cinq années.

J'avais maintenant 32 ans...

Christian Calmes

Glückliche Heimkehr aus der Hölle

Eugène Goerens über sein Martyrium in Natzweiler, Dachau, Auschwitz und Mauthausen

VON ANDRÉ SCHWARZ

Am 5. Mai 1945 wurde der heute 81-jährige Eugène Goerens im Konzentrationslager Mauthausen von den amerikanischen Truppen befreit und vor einem sicheren Tod bewahrt. Seine Heimat war bereits seit einigen Monaten befreit, die Großherzogin konnte nach Luxemburg zurückkehren, doch er musste wie auch viele andere Luxemburger weiterhin in der Fremde tagtäglich um sein Leben bangen. Welche Erinnerungen bringt er von diesen ihm aufgezwungenen brutalen Erlebnissen mit nach Hause und wie beeinflussten sie sein Leben? Kann man die Hölle vergessen?

■ Eugène Goerens, Sie waren im Januar 2005 mit dem großherzoglichen Paar bei den Gedenkfeierlichkeiten im KZ Auschwitz. Das waren genau 60 Jahre nach ihrer Gefangenschaft. Welche Erinnerungen bleiben Ihnen an diese Zeit, und wie fühlten Sie sich bei diesem Besuch?

Eugène Goerens: Ich habe dem großherzoglichen Paar ausdrücklich gedankt für die Möglichkeit, bei den Gedenkfeiern dabei sein zu können. Vom KZ selbst konnte ich nur sehr wenig sehen, außer dem berühmten Zufahrtsgleis, wo ich selbst im Dezember 1944 entladen wurde. Ich hoffe aber, in diesem Sommer mit meiner Familie nach Auschwitz zu fahren.

■ Ihren Heimaturlaub im Dezember 1943 nutzten sie zur Flucht nach Frankreich. Wie trifft man als 19-Jähriger eine doch lebensgefährliche Entscheidung?

Eugène Goerens: In dem Moment hat man eigentlich nicht lange darüber nachgedacht. Man musste seine Familie, seine Umgebung, sein Land verlassen, und das tat sehr weh.

Ich musste dann in ein fremdes Land, dessen Sprache ich nur teilweise beherrschte.

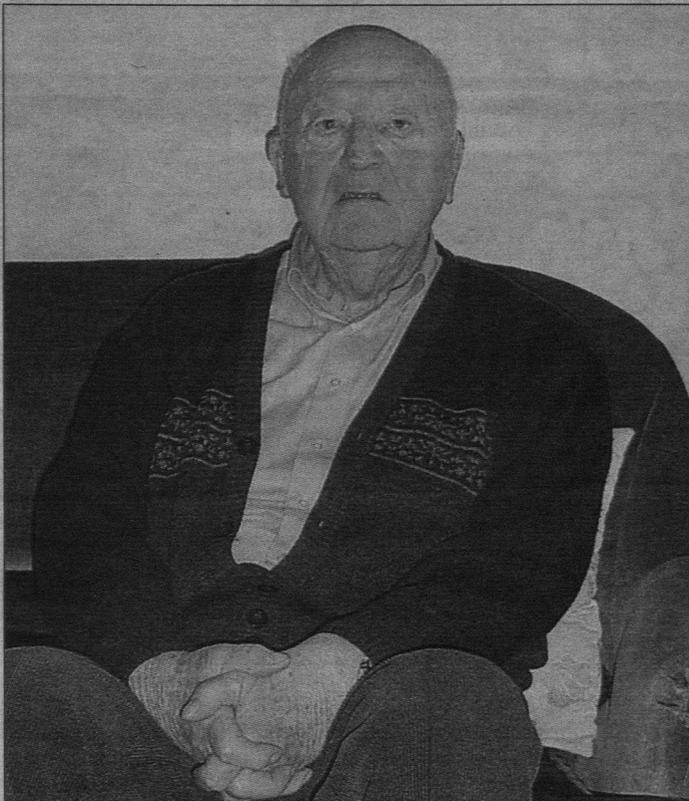
■ Als die Alliierten in der Normandie landeten, entschlossen Sie sich, sich dem französischen Widerstand anzuschließen. Warum eigentlich dieser Entschluss, Sie hätten ja auch das Ende des Krieges einfach abwarten können?

Eugène Goerens: Ich sah es als meine Aufgabe an, einem Land zu helfen, das so vielen Menschen eine Zuflucht geboten und sie damit dem Zugriff der Nazis entzogen hatte. Darüber hinaus war meine Wehrmachtsausbildung den Maquisarden von Nutzen, da viele von ihnen keine Erfahrung mit Waffen hatten.

■ Im Juli 1944 wurden Sie nach einer Treibjagd auf die Maquisarden von der Wehrmacht festgenommen und anschließend in das KZ Natzweiler eingeliefert. Wie erlebt man als 20-Jähriger diese von der Außenwelt total abgeschottete Welt eines KZ mit ihren menschenverachtenden Foltermethoden?

Eugène Goerens: Zu Hause in Luxemburg wusste ich bereits Bescheid über die Konzentrationslager. Als ich am Bahnhof von Natzweiler ankam, sah ich auf einem Wegweiser das SS-Zeichen mit dem Totenkopf und der Aufschrift SS-Lager Natzweiler, da kannte ich mein Ziel.

Wie man sich in einem KZ verhalten musste, lernte man sehr schnell. Die SS besaßen alle einen ledernen Knüttel, den man „Dolmetscher“ nannte. Wenn jemand einen Befehl nicht verstand, weil er zum Beispiel kein Deutsch sprach, wurde er



Eugène Goerens: „Ich hatte sehr viel Glück.“

solange mit dem Knüttel geschlagen, bis er es „verstanden“ hatte.

Mit viel Glück überlebt

■ Sie sind als Schutzhäftling ohne jegliches Verhör zuerst in das KZ Natzweiler verschleppt worden. Lebten Sie in den folgenden Monaten in der Angst, trotzdem von den brutalen Schergen der SS verhört zu werden, oder gingen Sie davon aus, dass man es einfach vergessen hatte?

Eugène Goerens: Nein, bis zur Befreiung des KZ Mauthausen lebte ich immer in der Angst, von den SS entdeckt und verhört zu werden. Es war mir auch klar, dass ein solches Verhör äußerst brutal sein würde, und ich nicht wusste, ob ich es überleben würde. Darum war es stets mein Ziel, in keiner Art und Weise aufzufallen, was mir mit viel Glück auch gelungen ist. Als ich im KZ Auschwitz in der Großbäckerei während zwölf Stunden täglich schwer arbeiten musste, klaute ich auch Brotstücke für mich selbst oder steckte den Frauen, die hinter der Bäckerei eine Straße bauen mussten, durch den Zaun heimlich einige Brotstücke zu. Wenn ich das heute so überlege, dann war das sehr riskant, ich hatte verdammt viel Glück.

■ Gab es in den KZs eine Gruppe von Häftlingen, mit denen Sie sich hauptsächlich aufhielten?

Eugène Goerens: Die Kontakte waren eher zufällig, in den KZs begegnete man Menschen jeden Alters und jeder Nation. Ich suchte zwar Kontakte, aber da ich immer nur kurze Zeit in den KZs Natzweiler, Dachau und Auschwitz war, bestand eigentlich nie die Möglichkeit, hier kameradschaftliche Kontakte zu knüpfen.

Erst auf meiner letzten Station, dem Nebenlager Melk des KZ Mauthausen, begegnete ich einigen Luxemburgern. Diese waren bereits längere Zeit hier und hatten es auch geschafft, in der Hierarchie des Lagers aufzusteigen, wie z. B. Heng Diesbourg oder Metty Dockendorf.

Nach unserer Ankunft sorgte Heng dafür, dass wir in die Baracke verlegt wurden, in der er die Funktion eines Blockschreibers innehatte. So konnten wir Luxemburger uns hier treffen, wenn wir nach den erschöpfenden Zwölfstundenschichten im Stollenbergbau wieder im Lager eintrafen, und uns auch gegenseitig helfen und ermutigen, durchzuhalten.

■ Sie wurden mit anderen Häftlingen von Natzweiler nach Dachau, dann nach Auschwitz und schließlich nach Mauthausen vor den heranrückenden alliierten Truppen evakuiert. Welche Erinnerungen haben sie an diese Transporte?

Eugène Goerens: Jeder Kzler weiss, was „auf Transport gehen“ bedeutet. Ungewissheit über die Zukunft, das Wohin und wie lange und ob man den Transport übersteht. Beim Transport waren die SS besonders nervös und grausam hart. Beim geringsten Anlass brüllten und schlugen sie, traten und töteten sie. Immer wieder ertönte: „Auf geht's, dali, dali, aufrücken ihr Sauhunde und Drecksschweine“. Sie schlugen dann blindlings mit den Gewehren in die Häftlingskolonne.

Am 17. Januar 1945 wurde ich mit tausenden anderer Häftlinge aus dem Lager Auschwitz evakuiert. Wir mussten frierend und hungernd Tag und Nacht marschieren. Immer wieder knallten Schüsse in die Nacht und peitschten uns zum Durchhalten und Weitermarschieren auf. Was ich neben dem Wege liegend in der Nacht als Holzklötze angesehen hatte, erkannte ich bei Eintretendem Tageslicht als erschossene Häftlinge. Es waren Hunderte, und die SS trug laufend Sorge, dass sie Gesellschaft erhielten, denn immerfort knallte es am Ende der Kolonne.

Am vierten Tage wurden wir auf dem Bahnhof von Loselau in offene Kohlenwaggons eingepfercht. Wir konnten weder liegen noch sitzen, sondern nur stehen und uns kaum bewegen. Etwas Essbares hatte niemand

mehr oder doch sehr wenig, den Durst versuchten wir, mit geschmolzenen Schnee zu stillen. Neben mir rutschte ein Kamerad, trotzdem er fest eingeklemmt war von seinen Nebenleuten, zu Boden. Jemand trat auf ihn, und er begann zu schreien. Mit viel Mühe zog ich den Mann wieder nach oben. Nicht lange jedoch und er rutschte wieder weg. Als er wiederum schrie, klatschte es zwei-, dreimal heftiger, und nach kurzem Röcheln war es still. Es wurde unbewusst getötet; wie Tiere waren wir alle. Dazwischen knallte die SS. So häuften die Toten sich.

Der Zug hielt auf offener Strecke, und die SS hieß uns, die Toten hochzuheben und hinauszuerwerfen. Die letzten Tage in diesem Todeszug nahm unser menschliches Denken nicht mehr an, es war eine große Leere, ein Vakuum. Kein Hunger, kein Durst, keine Kälte konnte uns „lebende Toten“ etwas anhaben. Bei der Ankunft im Bahnhof Mauthausen, nach zehn Tagen in diesem Zug, saßen wir im hinteren Teil des Wagens auf den aufgeschichteten toten Kameraden.

Heute erscheint mir diese kurze, aber recht schaurige Zeitspanne als etwas Unfassbares, als ein unwirklicher, böser Traum.

Bis auf die Knochen abgemagert

■ Bei der Befreiung des KZ Mauthausen im April 1945 waren Sie völlig unternährt und gesundheitlich stark angegriffen. Bei ihrer Heimkehr wogen Sie bei 1,85 Meter Körpergröße gerade noch 45 Kilo. Wie haben Sie diese Situation damals erlebt?

Eugène Goerens: Ich möchte dazu folgendes für mich stark traumatisches Erlebnis erzählen. Am Sonntagmorgen spielte die luxemburgische Militärmusik auf der Place d'Armes immer ein Konzert, und es war Brauch hinzugehen, um zuzuhören und auch gesehen zu werden. Es waren auch stets viele Jugendliche da, die in kleinen Gruppen um die Pless herum flanierten.

An einem der ersten Sonntage nach meiner Heimkehr stand ich mit meinem Bruder beim Cercle-Gebäude, als eine Gruppe Jugendlichen an uns herantrat. Unter ihnen waren auch einige, die ich vor meiner Zwangsrekrutierung im Jahre 1943 sehr gut kannte. Sie begrüßten meinen Bruder, doch mich ignorierten sie komplett. Erst als ich sie ansprach und nachfragte, erkannten sie mich.

Wenn man von seinen besten Freunden nicht mehr erkannt wird, macht das einen sehr betroffenen. Ich wurde daraufhin ziemlich menschenscheu. Ich mied Gruppen und ging meistens allein spazieren oder ins Kino.

Doch auch das war sehr schwierig für mich. Ich nahm stets etwas Essbares mit, hatte aber schon auf halben Wege alles verzehrt und lief dann nach Hause, um mir neue Nahrung zu besorgen. Wie die meisten KZ-Häftlinge litt ich unter einem steten Hungergefühl, auch wenn ich ausreichend gegessen hatte. Im KZ galt stets: „Ein Löffel Nahrung weniger heißt einen Tag weniger leben.“

Es war eine sehr bittere Zeit für mich. Meine Geschwister er-

zählten mir später, meine Mutter hätte sich große Sorgen um mich und meinen stark abgemagerten Körper, der nur noch aus Haut und Knochen bestand, gemacht und sehr oft geweint. Sie ließ mich z. B. nicht allein in die Badewanne steigen, in der Sorge, ich hätte nicht genug Kraft mich festzuhalten und könnte ertrinken. Und das mit 21 Jahren!

■ Die Nächte in den KZs waren kurz, kalt und immer wieder begleitet von der Angst vor einer nächtlichen brutalen Inspektion der Baracken durch die SS oder von einem Häftling im Schlaf bestohlen zu werden. Welchen Einfluss hatten diese Erlebnisse in den folgenden Jahren auf Sie?

Eugène Goerens: Allein die Alpträume vom Lager, von den Momenten, in denen man um sein Leben fürchtete, genügten, um schweißgebadet aufzuwachen. Dies kam noch sehr viele Jahre nach diesen Erlebnissen vor.

■ Wenn Sie nach Ihrer Heimkehr ehemalige Klassenkameraden begegneten, gab es dann einen Austausch über die jeweiligen Erlebnisse oder wurde diese Zeit eher ausgeklammert?

Eugène Goerens: Ich habe eigentlich nie sehr viel darüber erzählt, und die anderen auch nicht. Es waren ja auch nicht alle im KZ, viele waren in der Wehrmacht zwangsrekrutiert oder untergetaucht. Jeder hatte sein eigenes Schicksal zu tragen.

Auch meine Geschwister sagten mir des Öfteren, dass ich nur sehr wenig über meinen Aufenthalt im KZ zu Hause erzählte. Heute noch erfährt meine Tochter mehr über diese Zeit aus Interviews oder Zeitungsartikeln über mich, als dass ich selbst darüber erzähle.

■ Sie haben in den Jahren nach dem Krieg Schülergruppen nach Mauthausen begleitet. Welche Erfahrungen haben Sie mit den Jugendlichen gemacht?

Eugène Goerens: Die Jugendlichen waren stets beeindruckt von der dort herrschenden Atmosphäre und den Schilderungen der ehemaligen Häftlinge. Anschließend waren sie sehr still.

Bei einer solchen Besichtigung traf auch ich einen ehemaligen Häftling, Hans Marschalek. Als ich ihm sagte, dass ich in Lager 3 untergebracht war, erwiderte er mir, dass ich unheimlich viel Glück habe, überhaupt noch am Leben zu sein. Die Insassen von Lager 3 waren alle vorgesehen, in den letzten Tagen vor der Befreiung ins Gas geschickt zu werden. Es war der Resistenz im Lager gelungen, noch etwa 20 Insassen herauszuholen... und ich war unter ihnen, was mir aber nicht bewusst war, da ich zu der Zeit krank war.

■ In Gesprächen mit den heute 70- bis 80-Jährigen hört man, „der Krieg hat uns unsere Jugend gestohlen“. Sehen Sie das auch so?

Eugène Goerens: Ja, das tut sehr weh, man hat die schönsten Jahre verpasst durch diesen Krieg. Ich sage immer, dass für jede Sekunde, die die Deutschen mich eingesperrt und erniedrigt haben, ihr gesamtes riesiges Vermögen niemals als Entschädigung ausreicht.

Für mich sind Behauptungen, dass die meisten Deutschen über die Konzentrationslager nichts gewusst hätten, schlichtweg falsch. Sie haben sich in jenen Jahren mitschuldig gemacht.

D'Ëmsiddler kommen heem

25. Juni 1945, dee leschte grouse Convoi bréngt eng Parti vun den Deportéierten heem op Lëtzebuerg. Eng onbeschreiblech Freed ass an deem Zuch, deen aus verschiddenen Ëmsiddlungslagere Männer, Fraen a Kanner aus dem Osten heembréngt.

Vum 17. September 1942 bis de Juni 1945 war eng laang an traureg Zäit fir eis alleguer, déi mer vun de Preise verschleeft gi waren ënner dem Motto: „Sie bieten nicht die Gewähr!“ Deportéiert waren aus dem ganze Land d'Leit, déi de Kapp gewisen hunn an haart bliwwe si bis zum Schluss.

Leubus war déi éischt Statioun an huet praktesch als Duerchgangslager gezielt bis den 23. Januar 1943. Duerno koum Asten an a Schlesien Boberstein, Flinsberg, Schlauphof, Mittelsteine, Hirschberg, Marklissa, Bad Schwarzbach, Wartha, Wallisfurth, Trebnitz (zwee Lager), Berthelsdorf, Juppendorf a Bischwitz.

Am Sudetengau waren et Schreckenstein, Oberkratzau, Nestomitz (zwee Lager), an déi lescht Ëmsiddler koumen an den Honsréck a véier Lager, déi keng Nummere méi haten. Et waren dat: Ruwer, Nofelden, Metzenhausen an Hirstein.

Zesumme waren et 85 Convoie mat ongeféier 4 000 Leit. Vill Leed an Trauer hunn all des Leit erlieft an deenen dräi Joer, wou si agespaart waren, a muncheeren huet och an der Friemt säi Liewe gelooss. 1945 koum dann endlech d'Befreiung aus de Lagere an a vun deenen, déi an de Fabriken a bei de Baueren hu misse schaffen.

Am Weste waren d'Amerikaner eis Befreier an am Oste koumen d'Russen als Erléiser vum Nazijoch de 7. respektiv den 8. Mee 1945 zu Boberstein an Hirschberg un. En éischte Convoi vu Boberstein ass du scho mat den eeleren a kranke Leit fort-komm an huet iwwer een onméigleche Wee versicht, Lët-



Ennerwee vu Wartha heem op Lëtzebuerg.



Zu Liegnitz: waarden op d'Heemrees.

zebuerg ze erreechen. Nodeems si duerch Bayern geschleift gi waren, an deeglaang ënnerwee waren, koume si endlech de 7. Mee doheem un a goufen an der Aldringer Schoul häerzlech empfangen.

Eis Schanzerte waren awer schonn ufangs Februar an d'Lager Boberstein zrëckkomm an hate sech deenen aneren ugeschloss. De 6. Mee sinn dann Hals iwwer Kapp eis Nazibonzen aus de Lager fortgelaf, a jiddeeren huet opgeotemt, datt kengem e Leed geschitt war. Nun huet et geheescht, esou séier wéi méiglech de Rapatriement ze organisieren, wat net esou einfach war vu que datt mir kee Russesch konnten an d'Russen nach ni eppes vu Lëtzebuerg héieren haten!

Am Haff vu Boberstein gouf e grouse Lëtzebuurger Fändel opgezunn, an d'Hakekräizfändelen

niefert de „Führerbiller“ mat Jubel verbrannt. Den 9. Mee sinn dann déi éischt zwee russesch Zaldote bei d'Lager komm, d'Hand um Maschinengewier, konnten sech awer net virstellen, wat déi Fraen a Kanner an engem Lager ze sichen hätten. Séier sinn si verschwonnen, fir kuerz drop mat engem Offizier erëmzekommen. No e puer Deeg ass dann e Commissaire an d'Lager komm, dee perfekt Franséisch geschwat huet, a mat eisen Hären ass d'Organisatioun vum Rapatriement geplangt ginn. Natierlech wier et besser, matenee rapatriéiert ze ginn, wéi op eege Fauscht lasszegoen.

Opwuel an desén Deeg zerguttstert gefeiert ginn ass, mat Musek an Danz, huet jiddeeren sech déi Fro gestallt, „wéi komme mer elo séier heem?“ No an no si vun nach besteende Lageren d'Leit op Boberstein komm, fir mat deenen aneren Deportéierten zesummen den Heemwee unzetrieden. An deem onbeschreiblechen Duercherneen, deen no der Kapitulation vun Däitschland op de Stroosse war, konnt ee sech net virstellen, wéi een duerch déi Dausenden an Dausende Flüchtlingen aus dem „Schlesiertreck“ duerchkomme kënnt. Schlussendlech hunn d'Russen eis ugebueden, eng Partie Camionen zur Verfügung ze stellen, déi eis géife bis un d'Demarkatiounslinn op Torgau féieren. Den 29. Mee war et esou wäit. Déi ganz Nuecht gouf nach gehiéreg gefeiert am Lager, a mueres sinn tatsächlech déi éischt Camionen an de Lagerhaff komm.

Ee russeschen Offizier huet nach en Telegramm virgelies, deen an der Prawda stung a wou eis Grande-Duchesse Charlotte dem Stalin felicitéiert huet iwwer dee glécklechen Ausgang vum Krich. Dee Moment war et sécher: Mir sinn op d'Camione geklommen, a fort gung et Richtung Liegnitz.

Bis den 18. Juni blouwen d'Ëmsiddler dann nach do zesumme mat villen aneren Nationen, déi och ënnerwee waren an hir Länner. Et waren ënner anerem Fransosen, Belsch, Hollänner, Jugoslawen, Tschechen an Italiener. Gehiéreg gouf och do gefeiert, well mir ware jo alleguerten „fräi“!

Den 18. Juni koum dann déi zweet Episod vun eisem Rapatriement. Fir d'zweet koume russesch Camionen, déi mat eis iwwer d'Elbe gefuer sinn a Richtung Riesa, wou d'Amerikaner eis sollte mat virunhuelen, wat awer net geschitt ass. Amplaz eis Frënn aus Amerika sinn dann d'Fransose komm mat grouse Camionen, flankéiert mat der Croix de Lorraine, an et gung op dat total zerstéiert Leipzig an eng Kasär. Eng Partie vun eis goufen an enger Schoul afgelueden, déi aner hunn d'Nuecht am Fräie verbruecht. Den Dag drop goufen d'Leit an en Zuch gelueden, deen eng onméiglech Streck gefuer ass iwwer Eisenach, Kassel duerch d'Ruhrgebiet op Krefeld a schliisslech iwwer de Rhän bei Duisburg, weider no Roermond a Richtung Maastricht, wou den Zuch gehalen huet a mir häerzlech empfaange gi sinn.

Hei, op der allerleschter Etapp vun der Heemrees, ass dann nach e schrecklecht Ongléck geschitt, wou d'Madame Marie Mergen vun Dikrech ongléckséilecherweis zwëschen zwee Wagone komm ass an déidlech verongléckt ass. Ganz bedréckt iwwer dat traureg Ereegnes huet de Convoi säi Wee erëm opgeholl a Richtung Léck an Elwen bis an d'Stad, wou d'Leit an der Aldringer Schoul häerzlech empfangen goufen. Iwwerglécklech waren all déi Deportéiert, no sou laange Joeren erëm doheem ze sinn!

Fir déi Éislécker, deenen hir Haiser duerch d'Rundstedt-Offensiv zerstéiert gi waren an déi keng Méiglechkeet haten, iergendwéi heem ze kommen, well et keng Verbindung gouf, huet dann den „Office de rapatriement“ Bussen organiséiert, déi si an déi eenzel Dierfer a Stied gefouert hunn.



D'Freed, d'Heemecht erëmzegesin, war iwwerall ze gesinn.

Ausser dësem grouse Convoi vum 25. Juni goufen et nach vill aner Deportéiert, déi versicht hunn, mat deene Mëttelen, déi hinnen zur Verfügung stungen, sech op den Heemwee ze maachen.

Di Warthaer z. B., déi schon den 8. Mee vun de Russe befreit gi waren, sinn zu Fous an engem laangen Treck a Richtung Oppeln gaangen, dack 20 bis 30 Kilometer den Dag, d'Kanner bei der Hand an dat bësse Gepäck, wat ee konnt matschleefen, meeschtens op engem klengen Weenchen, deen ënnerwee organiséiert gouf. Zu Oppeln gouf eng kleng Halt gemaach, an d'Russen hunn näischt Besseres fonnt, wéi eng „Entlausungskur“ ze organisieren, déi net grad Freed gemaach huet! 14 Deeg mussten dunn d'Émsiddler zu Oppeln bleiwen, well et sollten ëmmer 1 000 Leit zesumme sinn, bis en neie Convoi konnt starten.

Schlussendlech war et dann souwäit, an et gung a grouse Véiwagone Richtung Torgau. Do huet et geheescht: alles eraus, well hei ass Demarkatiounslinn, wou d'Russen an d'Amerikaner den Austausch maachen. Also vun de Russe fort bei d'Amerikaner Richtung Leipzig, Erfurt a Speyer. Do war erëm een Openthalt vu 14 Deeg, an nach eng Kéier hu mer d'Nationalitéit gewieselt a koume bei d'Fransosen, wou mer härelech empfaange si gi mat Musek, Gesank a festlechem lessen.

Däers Waarde méi wéi midd, huet sech dunn eng Delegation mat den Häre Rock, Steichen, Edert a Goerens zesummegeen, an ass mat Hëllef vun de Fransosen an d'Stad gefuer, wou se beim Rapatriement intervenéiert sinn, datt si endlech d'Leit sollten heemhuelen. Dat huet gehollef, an dunn ass e bësschen Dampf an déi Saach komm. Iwwer Thionville ass dunn de 24. Juni 1945 den Zuch an der Stad ukomm, an de Jubel war grouss.

A wa mer scho vum Rapatriement erzielen, dann dierfe mer de Convoi net vergiessen, deen de längste Wee gemaacht huet fir zréck an d'Heemecht. Eng Partie Émsiddler waren zu Jeschütz lagerfräi ginn a sinn dunn op Trebnitz komm an den Arbeitseinsatz. Si hate mat de fransésische Krichsgefangenen ausgemaacht, am St.-Hedwigs-Klouschter ze waarden, bis d'Russen se befreie kéimen. De 25. Januar hunn d'Russe Trebnitz befreit. E russeschen Dokter huet dunn eise Leit geroden, op Oels ze fueren an do ze waarden, bis se géifen en Transportmëttel fanne fir heem. Vun Oels konnte se dunn en Zuch mat offene Wagone errechen, dee si op Czeschowa gefouert huet. Et war eng schrecklech Rees bei äiskalem Wieder. Zu Czeschowa waren déi Deportéiert ënnerbruecht an zwou Schoulen. D'Verfléegung war katastrophal, an d'Lëtzebuurger hu vun hiren Habséilegkeeten dat verkaaft, wou se konnten e Su kréie fir Brout a Mëlch fir d'Kanner, an trotzdem ass dat kleng Eliette Duhr vu Misär gestuerwen.



D'Bobersteiner zu Riesa: Et gëtt nach séier ee Maufel giess.

De 5. Mee 1945 gung et dunn op Kattowitz, wou d'Kapitulatioun den 8. Mee gefeiert gouf. Du ass gesot ginn, datt den neie Convoi géif starten iwwer Odessa a Russland. Eis arem Émsiddler goufen agelueden a sinn no aacht Deeg, no enger terribler Himmelfahrt, zu Odessa ukomm. Amplatz méi no zu Lëtzebuerg ware si wäit an den Oste komm. Hei war en „Auffanglager“ mat 20 000 Leit!

De Fransouse war et dunn ze verdanken, datt dat éischt Schëff, d'Monoway, d'Lëtzebuurger konnt mathuelen, a si koumen den 9. Juni 1945 zu Marseille un, erëm mat vill Begeescherung

begréisst. Am Ganze waren et 113 Leit.

Du gung et mam Zuch Direktioun Lëtzebuerg, an zu Metz op der Gare huet eng Militärmusek d'Marche lorraine gespilt. Et war en ergräifende Moment, an et gouf vill Freedentréinen!

Den 12. Juni war den Zuch an der Stad. D'Freed war onbeschreiblech. Eigentlech waren déi kleng Lager schon zimlech fréi opgeléist ginn, an et bloufen nëmmen déi grouss.

Leubus war schon am Januar 1943 opgeléist ginn, an d'Émsiddler koumen op Boberstein a Flinsberg. Déi Flinsberger sinn am November 1943 verdeelt ginn an d'Lagere Boberstein, Wartha, Wallisfurth a Mittelsteine. Marklissa hat schon am September 1943 seng Leit op Boberstein a Berthelsdorf verfracht. Am August waren d'Leit vu Jeschütz, Juppendorf, Birschwitz a Berthelsdorf verdeelt ginn. Den 19. Januar 1944 ass de Schlauphof opgeléist ginn, an d'Leit koumen op Boberstein, Wallisfurth, Wartha a Marklissa. Bad Schwarzbach war schon 1943 op Wartha komm.

Deene Lageren am Sudetegau gung et dselwecht. Ober-Kratzau war nëmmen ee Mount Émsiddlungslager a gouf den 2. März 1943 opgeléist an d'Leit koumen

op Nestomitz. Zu Nestomitz gouf de 5.9.1943 d'Schoul geraumt, an déi Nestomitzer koumen an eng Fabrik oder op Schreckenstein. De 6. Mee 1944 sinn d'Leit vu béide Lagere Schreckenstein an Nestomitz a Schlesien geschéckt ginn.

Asten ass anescht wéi déi aner Émsiddlungslager de 5. Mee 1945 vun den Amerikaner befreit ginn. Am Casino Trebnitz waren am Januar 1945 nach Émsiddler, déi aus den Hondsréck-Lagere zulescht nach duer geschéckt goufen. Och vill Schanzerten aus dem Ostwall hu sech afonnt. Si sinn duerch den héije Schnéi zu Fous a Richtung Jauer gaangen an no deeglaange Marsch sinn se dann zu Chemnitz an Dresden ukomm, fir de 25. Mee d'Heemecht ze errechen.

Wallisfurth a Mittelsteine si mateneen heemkomm. Hire Wee war iwwer Bad Kudowa a spéider Prag. No e puer Deeg koume se mat amerikanesche Camionen iwwer Bayreuth, Arnberg, Nürnberg, Erlangen op Bamberg. De 25. Juni sinn och dës Émsiddler glécklech zu Lëtzebuerg ukomm.

Hirschberg ass den 8. Mee vun de Russe befreit ginn, an d'Lëtzebuurger bloufen an den Askania-Wierker, bis déi russesch Kommandantur, och wéi zu Boberstein, Camione bereetgestallt

hunn, fir d'Leit op Liegnitz ze féieren an eng Sammelstell, wou se dann heemkoumen.

Vu Boberstein war awer schon de 6. März 1945 ee Convoi mat kranke Leit a klengen Kanner fortkomm. No enger onméiglecher Fahrt iwwer Herberfelden, Regensburg, Gumburg, Ichenhausen, Augsburg, Bobingen waren déi Deportéiert dunn zu Strassberg ukomm. Den 3. Mee koom dunn den amerikanesche Leutnant Overley, deen eis virgeschloen huet, op d'Proposition vum Kapitän Jacoby, deen zu Dachau am KZ war an enger Quarantaine wéinst enger Thyphusepidemie, statt de KZler déi Deportéiert heemzeféieren.

De 6. Mee koumen dunn Lëtzebuurger Ambulanze mam Pränz Charel an d'Lager, an endlech sinn d'Leit heemgefouert ginn no all deenen onmenschleche Strapazen.

Haut, um 60. Anniversaire vum Rapatriement, denke mir all zréck un dee glécklechen Dag, wou mir eis Heemecht erëmgesinn hunn, a sangen all Joer an der Oktavmass mam Émsiddlungschouer: „Maria, mir wëllen Dank dir soen!“

Marie-Madeleine Schiltges
Émsiddler 0046
Auteur vum Buch:
„Die Umsiedlung in Luxemburg“



Am Tunnel virun Elwen: éischt Halt op Heemechtsbuedem.



Eng lescht Photo éier d'Rees lassgeet.

Ardennen-Offensive 1944-1945

Statistisches über gefallene Wehrmachtssoldaten in und um Wiltz

VON WILL SCHUMACHER

Am Samstag, dem 16. Dezember 1944, begann zwischen Monschau in der Eifel und der Moselstadt Trier die so genannte „Rundstedt-Offensive“ mit dem Ziel, durch das nördliche Luxemburg über Liège bis Antwerpen vorzustoßen. An diesem (Verzweigungs-) Unternehmen waren auf deutscher Seite 26 Divisionen mit insgesamt 300 000 Mann und 2 000 Panzerfahrzeugen und Sturmgeschützen beteiligt.

Begünstigt durch eine tief hängende, kompakte Wolkendecke und begleitet von zeitweilig niedergehendem Nieselregen, verlief der Vormarsch der Deutschen zunächst zügig und optimal, auch wenn sie den für sie so wichtigen Verkehrsknotenpunkt Bastogne, trotz stärkstem Beschuss, nicht einzunehmen vermochten. Ihre Panzervorausabteilungen überquerten zwar die Straße Liège-Sedan bei Marche und Rochefort, und hatten sich Ende des Monats (Dezember) auch der Maas bis auf nur wenige Kilometer ostwärts von Huy, Namur bzw. Dinant nähern können. Doch dann, Anfang Januar 1945, verließ sie das Kriegsglück, als bei plötzlich aufklarendem Wetter die Amerikaner mit massiver Luftunterstützung zur Gegenoffensive übergingen und sie, die Deutschen, in die Defensive drängten. Hauptsächlich von Pattons Panzerdivisionen hart angegangen, wichen sie wieder zurück. Als dann Mitte Januar das wochenlang eingeschlossene Bastogne entsetzt und Tage später im tief verschneiten und knochenhart gefrorenen Umfeld des „Schumannseck“ die letzte Schlacht bei Wiltz geschlagen wurde, brach die Operation „Ardennen-Offensive“ endgültig zusammen.

Wiltz wurde am 20. Januar 1945 innerhalb von nur vier Monaten zum zweiten Mal von den Amerikanern befreit.

Als wir damals, in den ersten Tagen des Monats Februar, aus der Evakuierung in Differdingen nach Wiltz zurückkehrten, stießen wir hinter Hostert, im Wald, der Hostert von Rambrouch trennt, auf die ersten Kriegsspuren. Je weiter wir uns dann nach Norden vorwagten, umso deutlicher wurden die Hinterlassenschaften eines grausigen und mörderischen Ringens. In der „Pamer Kepech“, am Ausgang von Tarchamps in Richtung Solter, standen leichte US-Panzer, die im massiven Abwehrfeuer deutscher Geschütze stecken geblieben waren, fahruntüchtig im verschneiten Gelände. Der Wald, meist stämmige Buchen, „oam Schumannseck“ sah stellenweise arg gebeutelt aus, und die übrig gebliebenen, unterschiedlich hohen Baumstümpfe ragten Mitleid erweckend aus dem gefrorenen Schnee: Hier sind heute die 60 Jahre alten Bäume Seltenheitsgeschöpfe, denn das weiträumige Gelände musste teilweise vollständig abgeholzt und wieder aufgeforstet werden. Zwischen Winseler und Nothum lagen neben zahllosen umgekippten und ausgebrannten Armeefahrzeugen und abgeschossenen Flugzeugen auch unzählige, aufgeblähte Pferdekadaver weit verstreut „d'Salzbaach“ hinauf.



Für zwei deutsche Leutnants bot dieser massive Bunker „a Bouwendall“ auch nicht die Gewähr eines sicheren Überlebens: Beide waren am Eingang rücklings niedergestochen worden.

Das Ausmaß der weit sichtbaren Verwüstung war enorm: Alle Straßenbrücken – mit Ausnahme jener „op der Lameschmillen“ – und 16 Eisenbahnbrücken auf der Wiltzer Strecke waren gesprengt. Von den mehr als 1 000 Wohnungen der Stadt Wiltz waren ein Jahr später noch immer 967 reparaturbedürftig. Aber was die Kampfhandlungen, insbesondere im ausgedehnten Waldgebiet „Geheelach“ im Ort „a Bouwendall“, in der Nähe des „Schumannseck“, an Blutzoll gefordert hatten, überstieg die Schäden an Immobilien noch um ein Vielfaches. Hier, im Dreieck „Grousslitchent“, „Bouwendall“ und „Hielschent“ lagen die Toten: Freund und Feind kreuz und

quer über- und durcheinander, teils im gefrorenen Wasser des hier zu Tal drängenden Rinnsals, oder von abgesplitterten und manchmal in ihrer ganzen Länge gespaltenen mächtigen Buchen erschlagen. Was da so mancher Waffenträger – ob Amerikaner oder Deutscher – in seinen letzten Atemzügen noch gedacht und gemacht hat, ließ mehr denn einen an diesem Unglücksort Vorbeiziehenden in sich gehen und an Selbsterlebtes zurückdenken.

Da stand ich z. B. „a Bouwendall“ vor einem am Unterleib schwer verwundeten und verstorbenen Amerikaner; einen Rosenkranz hatte er sich noch im Sterben um seine Hände gewi-

ckelt. Vielleicht hatte auch seine Mutter ihm – so wie mir bei meinem Weggang zur Wehrmacht am 25. Oktober 1943 geschah – beim Verlassen der elterlichen Wohnung in Übersee noch diesen Perlenkranz eiligst zugesteckt und ihm gesagt: „Hei, steech heen an Täsch a pass gutt op heen op, well et kéint emol senn, dass du heen nach muss hoan!“

Neben den vielen Toten (s. nachfolgende Zahlenangabe), Granat- und Bombentrümmern, Schützenlöchern und Bunkern, umherliegenden Decken, Mänteln, Jacken, Essgeschirr, Feldflaschen waren auch ungebrauchte Munition und Schießzeug aller Art und in jeder Menge

anzutreffen. Und beim bloßen Zuschauen des Einsammelns, Abtransports oder bei späteren Ausgrabungen (z. B. im Schlossgarten bei hohen sommerlichen Temperaturen) der zahllosen, tiefgefrorenen oder auch wieder aufgetauten und schon teils stark verwesenen Leichen war Stehvermögen erforderlich. Wochen nach dem Debakel führte ich noch ein Mitglied der amerikanischen Behörde in Wiltz zu einem abseits des Weges „op Litschent“ liegenden, gefallenen und schon stark verwesenen Deutschen, den man hier, weil ziemlich weit von der Masse entfernt, entweder nicht vermutet oder aber bei der Auflese übersehen oder gar vergessen hatte.



Deutsches Massengrab in der Kautenbacher Straße in der Nähe des Scoutschalet „Papa Klein“ unterhalb des Schlosses.

Damals, also vor 60 Jahren, bestand die mehrere Hektar umfassende Kampfzone „a Bouwendall“ mehrheitlich aus Laubwald, so dass das Gelände – eine Senke, die „op d'Lameschmillen“ hinunterführt – noch überschaubarer war, als es heute durch die vielen dichten Tannenpflanzungen ist. Dass es ausgerechnet hier war, wo die Kontrahenten damals aufeinander stießen, lag wahrscheinlich daran, dass die Amerikaner auf dieser Route Wiltz im Westen umgehen wollten, um ihnen den Rückzug über Derenbach bzw. Wilwerwiltz/Hosingen zu verbauen. Die Deutschen räumten dann auch mehr oder weniger kampfflos die Stadt, nachdem sie noch vergeblich versucht hatten, die Bevölkerung ostwärts – also vor sich hertreibend – zu „evakuieren“. Die ersten Amerikaner, die in Niederwiltz einzogen, kamen übrigens die „rue du Pont“ („d'Gaass“) herunter, was darauf schließen lässt, dass sie „op der Lameschmillen“ entweder in den Neuenweg (der hier beginnt) einbogen, oder aber beim ehemaligen Eisenbahnwärterhaus Thill bis zum „Näerterkräiz“ hinaufstiegen, um dann die „Driicht“ hinunter in die Unterstadt zu kommen, allwo sie sich bei der Dekanatskirche mit ihren Waffenbrüdern, die aus der Oberstadt kamen, vereinigten.

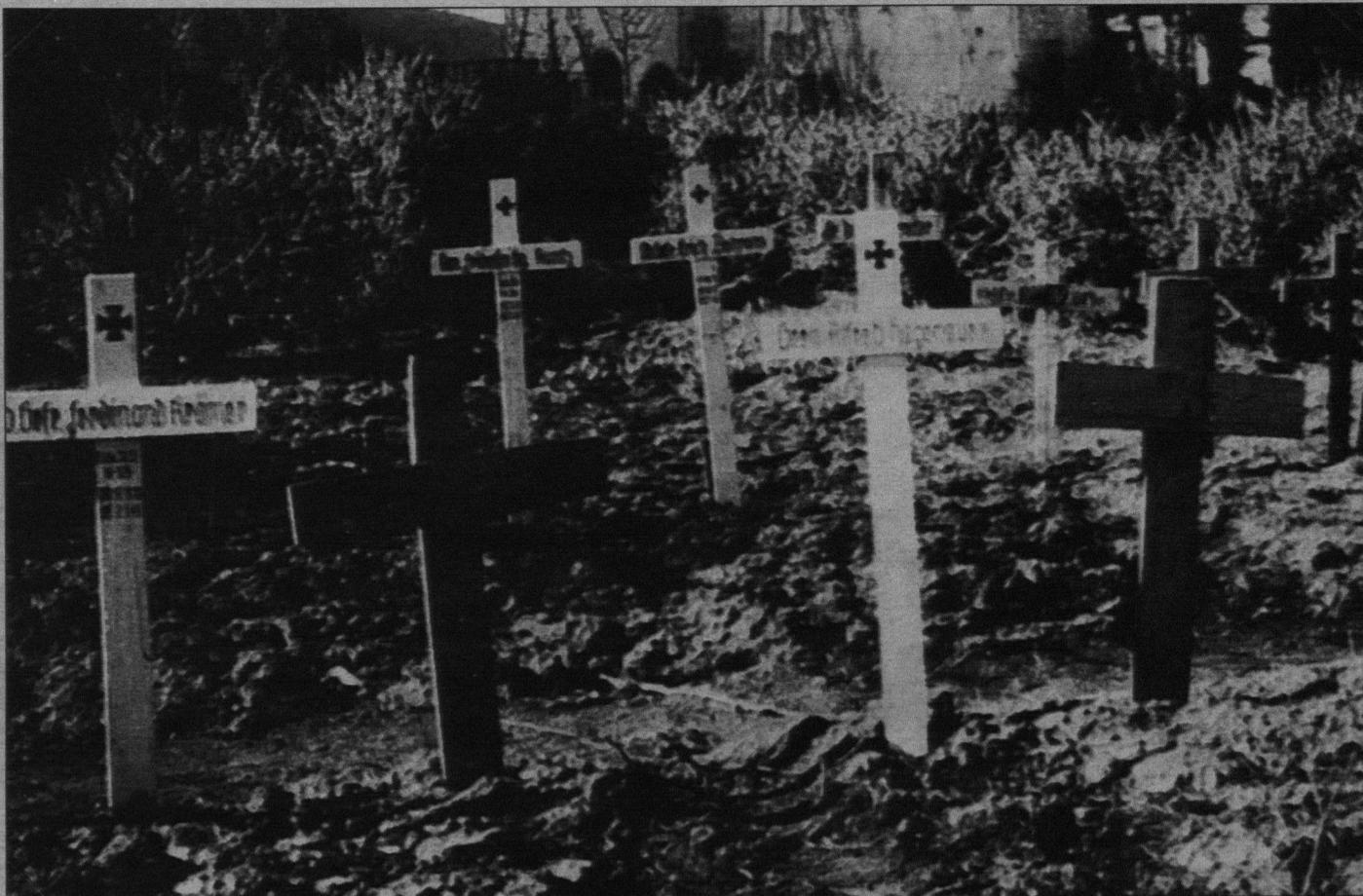
370 deutsche Soldaten fielen in und um Wiltz (hauptsächlich „a Bouwendall“ bzw. „an Hielschent“) und wurden auf dem deutschen Soldatenfriedhof in Sandweiler beerdigt.

60 davon fielen in Wiltz, wurden aber von ihren Kameraden auf dem Vormarsch oder Rückzug außerhalb Wiltz bestattet und später nach Hamm umgebettet. Es waren dies in: Berl 2, Brachtenbach 24, Consthum 2, Dahl 1, Doncols 1, Drauffelt 1, Eisenbach 7, Eschweiler/Wiltz 5, Hosingen 1, Ingeldorf 1, Kautenbach 2, Lohhecke Komeruscht 1, Merscheid 1, Oberwampach 1, Pintsch 5, Reuler 1, Vianden 1, Weiswampach 1, Ort unbekannt 2.

74 fielen in anderen Ortschaften der Stadtgemeinde Wiltz (es waren dies alle ehemaligen Gemeinden des Kantons mit Ausnahme der beiden Gemeinden Wilwerwiltz und Heiderscheid), wurden aber vorübergehend in Wiltz, teils in so genannten Massengräbern beerdigt, bevor sie in Sandweiler ihre letzte Ruhestätte fanden: Winseler 8, Nörtringen 13, Grümelscheid 2, Schleif 1, Doncols-Poteau (von den Deutschen „Wegspinne“ genannt) 1, Berl 3, Pommerloch (von den Deutschen „Trentelhof“ genannt) 7, Nothum 13, Boewen 3, Mecher 4, Harlingen 1, Eschweiler/Wiltz 3, Erpeldingen/Wiltz 3, andere Ortschaften 12.

Weitere 209, die in Wiltz gefallen waren, wurden direkt vom Ort des traurigen Geschehens aus auf den deutschen Soldatenfriedhof Recogne/Bastogne gebracht und hier beigesetzt.

Unter den 10 913 Deutschen, die man auf dem deutschen Soldatenfriedhof von Sandweiler bestattet hat, befinden sich demnach 444*, die auf dem Stadtgemeindegebiet von Wiltz und mehrheitlich im Gemeindefeld „Geheelach“ in der Rundstedtoffensive gefallen sind. Daneben überführten die Amerikaner im Februar 1945 – wie schon gesagt – weitere 209 hier gefallene Deutsche nach dem zunächst gemischten (deutsch-amerikanischen) Soldatenfriedhof Recogne beim Dorf Foy,



Deutsche Soldatengräber im Schlossgarten von Wiltz.

links von der Straße Bastogne/Houffalize. Im Dezember 1949 ging die Zuständigkeit des US-Friedhofs von Hamm vom „American Graves Registration Service“ auf die „American Battle Monuments Commission“ über. Diesem Umstand ist es vielleicht zuzuordnen, dass über die Zahl der in und um Wiltz gefallenen GIs kein Zahlenmaterial erhältlich ist.

Zählt man nun den oben erwähnten 653 (444 + 209) deutschen Gefallenen noch eine etwa gleich hohe Anzahl hier gefallener Amerikaner hinzu, die teils in Hamm, teils in Recogne (zunächst) und 1946/47 auf dem

US-Militärfriedhof von Henri-Chapelle an der belgisch-niederländischen Grenze** ihre letzte Ruhe fanden, dann wird erst das ganze Ausmaß der hier, vornehmlich im Bereich des „Schumannseck“ im Dezember 1944 bzw. Januar 1945 stattgefundenen Tragödie erkennbar. Die Zivilbevölkerung von Wiltz hatte ihrerseits etwa 200 Tote zu beklagen.

Unter den hier erwähnten gefallenen Deutschen waren, soweit aus den eingesehenen Dokumenten herauszulesen war: ein Stabsarzt, ein Hauptmann, drei Oberleutnants, 18 Leutnants, 24 Stabs-, Haupt- und

Feldwebels, 71 Unteroffiziere, drei Flieger, vier Matrosen.

Mehrheitlich waren es die Obergefreiten und Gefreiten, die ihr Leben ließen.

Der älteste der gefallenen Deutschen in und um Wiltz war der Obergefreite Gottfried Fritsch, geboren am 13. September 1900, und der Jüngste, der Gefreite Rudolf Mannetsberger, geboren am 22. Oktober 1927. Demnach zu urteilen waren in diesen so genannten Volkssturmbataillonen keine, wie man damals behauptete und heute sagen würde „Senioren“ (also 60- bis 70-Jährige) zum Einsatz gekommen.

* Einer davon, der Unteroffizier von Hopffgarten, blieb in Wiltz zurück und sein Grab, auf dem Wiltzer Friedhof, wird privat betreut.

** Henri-Chapelle, 25 km von Liège entfernt in Richtung Aachen. US-Soldatenfriedhof: 7 989 Bestattungen; Recogne bei Bastogne, deutscher Soldatenfriedhof: 6 807 Bestattungen; Lommel in Belgien, deutscher Soldatenfriedhof: 38 552 Bestattungen; Hamm, US-Soldatenfriedhof: 5 076 Bestattungen (ursprünglich waren es deren mehr, da viele von ihnen von ihren Angehörigen nach den USA zurückgeholt wurden); Sandweiler, deutscher Soldatenfriedhof: 10 914 Bestattungen.



„A Bouwendall/Hielschent“: Das Zentrum der Kampfhandlungen lag links oben (im Bild), dem „Schumannseck“ zu.

Die Erinnerung wach halten!

Luxemburger Jugendliche gedenken der KZ-Opfer

VON STEVE KAYSER

In zahlreichen Projekten setzt sich die Luxemburger Jugend mit der NS-Diktatur auseinander. Lehrer und Schüler versuchen gemeinsam den Schlüssel zu einer toleranten und friedlichen Zukunft zu finden, in dem sie die Vergangenheit beleuchten. Sie verstehen ihre Arbeit als eine unmissverständliche Kampfansage, sowohl an jene, welche die Realität der Konzentrationslager verneinen, als auch an jene, die seit einigen Jahren wieder Ressentiments gegen Minderheiten schüren und Hass säen.

In den 20er und 30er Jahren des vorigen Jahrhunderts gedieh das nationalsozialistische Konzentrationslagersystem auf dem Nährboden einer hochentwickelten und fortschrittorientierten Gesellschaft. Die Analyse der NS-Verbrechen erlaubt es den Jugendlichen, sich selbst als Individuen neu gegenüber ihren Mitmenschen zu situieren. Die Frage, wie so etwas Ungeheuerliches möglich wurde, wird somit zur Erkenntnisfrage.

Die Jugendlichen sind sich bewusst wie verletzlich die modernen Demokratien noch immer sind. Negationismus und Antisemitismus bedrohen auch heute noch die Grundwerte unserer Gesellschaft.

Heutzutage finden sich Wissenschaftler, welche auf perfide Art und Weise, vor allem im Web-Universum ihr Unwesen treiben. Das Zielpublikum – vor allem Jugendliche – sind dieser Propaganda ausgeliefert. Es ist die Aufgabe des Lehrpersonals und der Politiker, hier den Rotstift anzusetzen. Dass letztere besonders zu diesem Kampf verpflichtet sind, scheint in Anbetracht der doch in letzter Zeit häufigen tabubrechenden Parolen einiger politischen Verantwortlichen von Nöten. An Publikum scheint es den sogenannten „Populisten“ wahrlich nicht zu mangeln. Im Angesicht des erneut aufflammenden Antisemitismus, ist es heute umso mehr von Bedeutung, einen prüfenden Blick in die Vergangenheit zu werfen. Das Erschreckende dabei ist, dass die „zeitgenössischen“ Nazis nicht mehr ausschließlich aus den klischeehaften Reihen der Skinheads kommen. Judenfeindliches Denken und Handeln hat sich längst in der Mittelschicht eingebürgert.

Drei Beispiele von Schülerbeiträgen zeigen wie Ernst heutzutage Jugendliche ihre gesellschaftlichen und politischen Pflichten nehmen.

Jenny Linster (19) ist Schülerin am hauptstädtischen Athenäum. Sie nahm im März 2002 an einem Besuch der Gedenkstätte Mauthausen teil. Sie bereitet sich jetzt auf ihr Abitur vor.

Mauthausen

Mir hunn et héiren ëmmer nees:
Wat Mënsche mat Mënsche
kënne maachen.
Réischt wann's d'an dëse
Maure stees,
Begräifs de all déi schrecklech
Saachen.

Aus Geschicht gëtt Realitéit!
Op eemol kanns de alles spiren.
Dat wat dir an d'Gesicht hëi
schléit;



Eine Schülergruppe des Athenäums im Jahre 2002 im ehemaligen KZ Mauthausen.

*Du kanns dech net méi dogéint
wieren.*

*Souwill Leiden a souwill Haass!
De pickegen Drot ass bliwwen.
Et wiesst net iwwert alles Gras.
A Wonne gi gäer opgeriwuen.*

*Mee zesummen hu mir hei ver-
stan:
Et ass un eis lo ze vermeiden
Dass an Zukunft Mënschen e-
pes man,
Wou anerer drënner leiden.*

Jenny Linster

Florence Melan (19) ist Abiturientin am Lycée technique de Bonnevoie. Am 29. Februar 2004 nahm sie mit einer Schülergruppe an der Gedenkzeremonie am Hinzterter Kreuz teil.

Firwat?

*Firwat huet d'Mënscheet net
aus hieie Fehler geléiert?
Iwerall, an och haut, sinn
Doud, Folter an onbe-
schreiwlecht Leed.
Ass et mënschlecht Versoen
oder Schicksal dat dohin eis
féiert?
Firwaat zerstéiere mir eis, a
liewen net mat Freed?*

*Den Uewen brennt. E brennt vill
ze oft.
An d'Flamen schloen wëll em
eng ausgewielten Zort.
D'Asche klammen héich an gin
an d'Loft;
An de Wand hëllt se mat an
dréit se mat sech fort.*

*Mee eis Erennerungen sin net
verbrannt.
A Vergiessenheet dierfen se
net geroden.
Nom Enn vum Krich, sin d'Sou-
veniren net verbrannt.
An sou mussen mir eis Geschicht
dann och weider droen.*

Florence Melan

Floriane Marchall (16) besucht eine 10. Klasse am Lycée technique de Bonnevoie. Am 19. Mai 2004 besuchte ihre Klasse

das ehemalige KZ Natzweiler-Struthof.

Contre l'Oubli

*Nous sommes contre l'oubli!
Nous ne devons pas complète-
ment en faire notre deuil.
En ce temps là,
la violence, la xénophobie et
surtout l'antisémitisme flambai-
ent les esprits.*

*Mais encore de nos jours,
le racisme n'a pas disparu et
nous devons rester toujours vi-
gilants.*

*N'oublions pas que tout le
monde est sur un pied d'éga-
lité.
La démocratie se construit sur
la liberté d'expression de la na-
tion.*

*Bien que notre peau soit de
couleur différente,
Et que notre croyance soit
d'une religion différente,
Ayons confiance dans la frater-
nité entre les peuples et soyons
prêts à aider nos proches.
Faisons la paix et vivons en
toute sérénité.*

Floriane Marchall

Internationales Lagerkomitee Dachau (CID)

Manifest

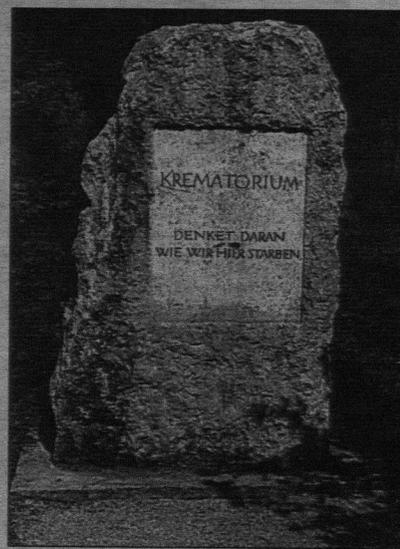
Zum 70. Jahrestag der Eröffnung des KZ-Lagers Dachau (März 2003)

Siebzig Jahre sind vergangen. Man muss sich daran erinnern. Wir waren 20, 30 oder 40 Jahre alt, was soll es? Wir gehörten zu diesem demokratischen Europa, das die Blutbäder von Mussolini, Salazar und anderen nicht wahrnahm.

Da war aber Hitler und „Mein Kampf“, das Hitlertum und das Massaker seiner Gegner.

Da war Dachau. Kaum war er durch die Beihilfe von dem durch von Papen verkörperten deutschen Großkapital zum Reichskanzler gewählt, eröffnete Hitler am 22. März 1933 in der Nähe von München das erste Konzentrationslager. Hier wurden die ersten Schübe seiner politischen Gegner, die Sozialdemokraten, die Kommunisten und andere zusammenge-
zogen.

Dachau wird zum Ausgangs- und Ansatzpunkt des furchtbaren Vernichtungsregimes, welches die deutschen Wehrmachtstruppen mit dem Hakenkreuz dem übrigen Europa aufzwingen werden. Dachau wurde das Probeland, ein Schulungslager und ein technisches Entwicklungszentrum für ein weit verzweigtes Netz von Konzentrationslagern, die in allen unterjochten Ländern verstreut werden. Breendonk, Buchenwald, Ravensbrück, Mauthausen, Auschwitz-Birkenau und andere



Gedenkstein im ehemaligen KZ Dachau.

sind heute auf der Karte unserer Vergangenheit eingetragen.

Leider haben wir nicht das Recht zu glauben, dass unsere Vergangenheit in den Seiten der Geschichte einbalsamiert sei.

Unter anderen Formen, anderen Vokabeln tauchen dieselben Hass- und Verachtungstheorien, derselbe Unterwerfungswille wieder auf.

Dieselben Gefahren lauern über den in naiver Weise selbstsicheren Demokratien.

Wir haben nicht das Recht, die

Lehren der Geschichte zu vergessen. Man brauchte nur fünfzehn Jahre, um vom Frieden von Versailles im Jahre 1918 zur Eröffnung von Dachau durch Hitler im Jahre 1933 überzugehen.

Man brauchte nur sieben Jahre, um von Dachau zum Zweiten Weltkrieg überzugehen, der 52 Millionen Tote in der Welt forderte.

Seither haben wir Zeit gehabt, unsere Bilanz aufzustellen, Millionen politischer Gegner wurden wegen ihrer Ideen vernichtet. Weitere Millionen wurden von der „Herrenrasse“ als Vertreter der „Untermenschen“, der Juden und Zigeuner, zum Tode geweiht.

70 Jahre später haben wir, die zur Eröffnungstunde des KZ Lagers Dachau 20, 30 oder 40 Jahre alt waren, nicht vergessen.

Wichtig ist es heute, dass diejenigen, die uns nachfolgen, diese Lehre nicht vergessen.

Wenn wir sie darum bitten, sich an unser Unheil und Leiden zu erinnern, gilt es nicht diese hochzuspielen, das brauchen wir nicht. Wir möchten nur, dass es ihnen bewusst sei, dass Gewissen und Wille die Infernosporte mit einem Vorhängeschloss immer verschließen müssen.